

Nom de nom

Chapitre 1 – La rentrée des classes

Des images de fleurs, d'herbe grasse, de vaches lui reviennent en mémoire tandis qu'il se vêtit. Un brin de nostalgie s'empare de lui. Sans regretter le temps passé, il songe simplement qu'il n'aura plus autant l'occasion de se promener que ces dernières semaines. Ce mardi est différent des jours précédents car il s'agit de la rentrée des classes. Bien sûr, il ne donnera pas de cours aujourd'hui. Les élèves ne rentreront que demain. Il ne s'agit que de la prérentrée, celle des professeurs.

Nicolas barbon est professeur de mathématiques dans le lycée Anna de Noailles à Évian-les-Bains. Il a obtenu ce poste voici trois ans déjà, à sa grande satisfaction. Il enseignait auparavant à Lyon mais cette ville était trop grande à son goût. Lorsqu'il demanda sa mutation, son seul critère de choix était de pouvoir enseigner dans une ville de taille modeste. Évian, avec ses quelque sept mille deux cents habitants fut pour lui la solution idéale. De caractère un peu réservé, il préféra s'établir hors du centre-ville, dans un village de montagne à vingt minutes à peine de la cité balnéaire. C'est ainsi qu'il avait saisi l'occasion d'acheter un vaste chalet, sans grand confort mais assez typique de la région, avec une vue imprenable sur la nature. Son travail n'est pas pour lui une contrainte. Au contraire, il aime beaucoup enseigner. Même si beaucoup de ses élèves trouvent cette matière inutile, il retire de grandes satisfactions à leur apporter un nouveau savoir. Ce qu'il aime par dessus tout pourtant, c'est de «sauver» un élève. Bien que cela paraisse incroyable, il en arrive parfois qui ont plusieurs années de retard en mathématiques. Privés de bases antérieures, ils ne comprennent rien du programme qu'il est sensé leur enseigner. Il ne lui faut guère plus de deux semaines de cours pour les remarquer. Chaque année, il s'en trouve au moins parmi ceux-ci pour le remercier de tout son dévouement, lorsque l'année scolaire touche à sa fin.

Mais aujourd'hui est le point de départ d'une nouvelle année ; c'est ce qu'intérieurement il médite tandis qu'il traverse le long couloir menant à l'amphithéâtre. Bien qu'elle ait changé depuis son enfance, il subsiste toujours, en ces premiers jours de septembre, une odeur de rentrée des classes, reconnaissable entre toutes. Ce parfum, agréable à ses narines, le guide tranquillement vers la vaste salle où bruissent déjà nombre de ses collègues. Chaque année, il se souvient avoir pensé la même chose que l'année précédente : voici des mois qu'il ne les avait pas vus. S'arrêtant presque auprès de chaque personne, il égraine les quelques minutes qui lui restent à rejoindre un siège libre. Il découvre rapidement que quelques

nouveaux ont fait leur apparition.

Après avoir pris place, il se prend à contempler cette assemblée hétéroclite et bruyante. Il ne peut s'empêcher de songer que tous ses collègues font plus de bruit encore que les élèves. Chacun, ici ou là, caquette, bavarde, raconte ses dernières vacances, ou plus communément encore, parle de la rentrée qui s'annonce. Mais bientôt, voilà que le directeur de l'établissement paraît sur l'estrade, accompagné par un carré de fidèles : ses sous-directeurs. Un à un, les professeurs s'aperçoivent de son arrivée. Pourtant, quelques minutes encore sont nécessaires pour que le silence se fasse. Pas plus disciplinés que leurs élèves, certains ne se turent qu'après que le directeur a demandé le silence. Il peut enfin commencer son discours. C'est ainsi qu'il indique à l'assemblée ce que seront les principaux changements pour l'année à venir, comme l'ouverture d'une classe supplémentaire de seconde générale ou bien encore, la fin des travaux de remise à neuf de la salle des professeurs. C'est naturellement que, à l'annonce de cette nouvelle, la ferveur de la foule se fait entendre. De façon un peu démagogique, le directeur reprend la parole en leur disant que c'est une juste récompense pour leur merveilleux travail accompli, mais aussi qu'il gardait toujours à l'esprit que ses professeurs avaient besoin de bonnes conditions matérielles pour travailler de façon satisfaisante. Voilà qu'en une phrase il s'est attiré la sympathie des nouveaux, et sans doute même, de quelques autres.

Ceux qui débute tout à fait sont stupéfaits de tout ce qu'il peut y avoir à dire au cours de cette grande messe qui précède la vraie rentrée, celle que tout le monde connaît pour l'avoir vécue, redoutée, et parfois même attendue. D'un air parfaitement rodé, le directeur enchaîna sur les nouveautés apparues dans les programmes, fit un rappel sur quelques points du règlement, indiqua le déroulement prévu de la journée, évoqua les noms des professeurs qui avaient quitté l'établissement pour en arriver à la présentation des nouveaux venus.

Monsieur barbon avait toujours connu ce rituel, dans ce lycée comme dans les autres. Il aimait particulièrement ce moment de la journée où chacun d'entre eux doit, à l'appel de son nom, se lever et saluer ses collègues. Les débutants sont, comme chaque année, embarrassés par l'épreuve à laquelle ils doivent pourtant se soumettre de bonne grâce. Pour ceux qui ont déjà quelque expérience, il ne s'agit que d'une formalité, un « bonjour » comme un autre.

- Cette année, six nouveaux collègues viennent nous rejoindre. Je vous

demande à tous, Mesdames et Messieurs les Professeurs, de leur réserver un accueil chaleureux afin qu'ils trouvent leur place chez nous. Je vais maintenant demander à monsieur Busard, professeur d'économie générale, de se présenter à vous.

Ignorant la coutume, le professeur ne remue même pas un cil. Cependant, le directeur veille et s'adresse à lui.

- Monsieur Busard ! Veuillez vous lever, s'il vous plaît, afin que vos collègues puissent par la suite vous reconnaître.

Le dénommé obtempère alors, adressant même un salut à l'assemblée avant que le directeur ne poursuive avec le nom du suivant.

- Je vous présente à présent madame Renan qui enseignera l'option langues anciennes à différentes classes.

Tandis qu'elle se lève, l'œil de monsieur Barbon est tout de suite attiré par la silhouette qui sort de la foule. Bien que situé assez loin d'elle, il observe sa nouvelle collègue du mieux qu'il peut. Elle lui semble jolie, timide aussi, à sa façon de se lever. Après quelques secondes, elle reprend sa place, se fond dans l'anonymat professoral. Il songe alors qu'il aura bientôt l'occasion de faire connaissance dans la salle des professeurs ou bien dans l'une des réunions qui vont se tenir au cours de l'après-midi.

Comme chaque année, l'ensemble des professeurs, moins quelques irréductibles, se retrouve dans la gigantesque salle à manger de la cantine pour consommer un « menu amélioré » offert par la direction pour cette occasion. La salle réservée aux élèves est de nouveau utilisée car la pièce réservée aux enseignants ne suffirait pas à recevoir la moitié d'entre eux. La qualité du repas laisserait presque imaginer que la société de restauration a enfin consenti à améliorer ses prestations. Malheureusement, si le chef parvient à fournir un repas comme celui-ci, c'est que tout a été préparé à la main, à partir de produits qui ne furent même pas commandés à la centrale d'achat de l'entreprise. Il en ira tout autrement dès le lendemain...

Cependant, l'ensemble des convives goûte son plaisir. Chacun met à profit cette pause pour parler de son emploi du temps, des nouvelles classes, des places de stationnement qui se font trop rares. Monsieur Barbon s'est, quant à lui, installé à côté de son collègue, et ami, Arnaud Debours, le documentaliste du lycée. Il a passé presque tout le repas à l'écouter parler des nouveaux

livres qu'il a dévorés durant l'été et dont certains feront leur apparition au lycée. À quatorze heures passées, les responsables de chaque « atelier » forment leurs groupes en fonction des inscriptions reçues le matin même. Certains semblent inébranlables et sont proposés chaque année. Il en est ainsi de « préparation d'une sortie extrascolaire » ou « la pédagogie par objectifs ». D'autres, au contraire, témoignent de la volonté d'innovation du lycée. Ainsi, « enseignement et multimédia » et « internet à l'école » sont très récents. C'est d'ailleurs ce dernier qui a obtenu la faveur de monsieur Barbon. Il s'est demandé ce que cela pourrait apporter à son enseignement des mathématiques en s'inscrivant le matin même.

Vers dix-sept heures, tandis qu'il rejoint sa voiture, monsieur Barbon pousse un soupir de soulagement et de fatigue. Sa journée était pourtant intéressante mais la reprise du travail est toujours épuisante. Tranquillement, il parcourt la petite route qui mène jusqu'à son village. Le soleil déclinant illumine les grands arbres qui la bordent de rayons aux tons orange tandis qu'il se remémore les petits événements de la journée. Comme chaque année, une nouvelle vie s'offre à lui. Il va connaître demain ses nouveaux élèves, repartir de zéro. Il y songe avec espoir et contentement. La vocation l'habite toujours.

Chapitre 2 – Arnaud

Une quinzaine de jours seulement se sont écoulés depuis la rentrée, mais déjà le professeur Barbon connaît chacun de ses élèves par ses nom et prénom. Cet effort de mémoire est parfois un cauchemar pour certains de ses collègues mais lui s'acquitte de cette formalité avec une aisance chaque année renouvelée. Son nouvel emploi du temps lui a donné l'occasion de changer certaines habitudes. Voilà qu'il déjeune les lundis, mercredis et jeudis à la cantine de l'établissement. Il en profite pour prendre ses repas avec son ami Arnaud qui a toujours quelque chose d'intéressant à lui raconter. Leurs discussions portent le plus souvent sur les dernières lectures d'Arnaud, ou bien encore sur les manœuvres qui se trament à l'intérieur du lycée. Le centre de documentation est un endroit névralgique pour qui veut mettre à jour les petits secrets des lieux. On y consulte des textes législatifs, on y discute, on se confie au documentaliste qui donne, à tort ou à raison, une impression de neutralité.

Arnaud et Nicolas se plurent dès leur première rencontre. Leurs pensées se rejoignent sur de nombreux points tandis qu'ils s'étaient découvert une passion commune : l'Histoire de la colonisation de l'Amérique. Au fil du temps, une grande complicité s'installa entre eux, jusqu'à faire naître une amitié. Plus d'une fois, ils se retrouvèrent à palabrer dans le chalet de Nicolas jusqu'à une heure avancée de la nuit. En retour, Nicolas fut accueilli le plus chaleureusement qui soit dans la maison familiale de son ami. Arnaud, au contraire de Nicolas, est marié et a quatre enfants. Ils vivent non loin d'Amphion, dans une ancienne ferme qu'il a en grande partie aménagée seul. Marie, sa femme, est infirmière mais elle cessa son activité le temps que ses enfants grandissent un peu. La dernière, Éléonore, n'a pas encore un an. Sans doute reprendra-t-elle son travail d'ici quelques mois. Cependant, Arnaud ne considère pas uniquement son travail comme un moyen de subsistance. Il a déjà eu plusieurs fois l'occasion d'exposer à son ami le plaisir qu'il éprouvait à exercer son métier. Celui-ci lui offre beaucoup de temps pour choisir, pour lire des livres. Il peut de plus en parler à ses collègues professeurs qui écoutent souvent ses conseils avec attention. Il a enfin l'opportunité de rencontrer un grand nombre de gens. Des professeurs, bien sûr, mais aussi beaucoup d'élèves qui évoquent avec lui des sujets parfois très personnels. Comme il le dit lui-même pour paraphraser un grand auteur, il est un connaisseur de la condition humaine. Enfin, il ne le nie pas, les potins de l'école l'amuse, voire l'intéressent. Sa situation est, de ce point de vue, idéale et il ne s'en plaint pas.

Lorsqu'enfin ils franchissent le seuil de la porte qui sépare le réfectoire de la salle à manger des professeurs, le hourvari s'estompe pour laisser place à une ambiance toujours sonore mais plus feutrée. Ils adressent un rapide « bon appétit » à l'assemblée, tandis qu'ils se dirigent vers l'une des tables libres de la vaste pièce.

- Alors, comment vont tes élèves, demande Arnaud ?

- Plutôt bien pour l'instant. Les secondes sont encore dans la phase de la découverte de leur nouvel environnement.

- Et tu as déjà trouvé tes petits protégés ?

- J'en ai deux qui vont me donner du travail, je crois. Fabien et Sandra. Ils sont dans la même classe. Ils ne comprennent pas grand-chose de ce que je leur raconte. Ils sont très discrets et font tout pour masquer leurs faiblesses en mathématiques. Même sans avoir encore fait un seul contrôle, je m'en suis vite aperçu. Je vais essayer de faire quelque chose pour eux.

- Tu n'as pas changé de ce côté-là. Ton Fabien, je crois qu'il est déjà venu me voir. Si c'est bien de lui dont il s'agit, il est venu me proposer des copies pirates de vidéo pour la vidéothèque. Je l'ai remercié en lui expliquant que l'on ne pouvait bien sûr pas utiliser ce genre de copies dans l'enceinte du lycée. Mais ma réponse ne l'a pas surpris. Il savait que j'allais lui dire cela. Je crois qu'il avait envie d'entamer une discussion, de parler d'autre chose que de l'école.

Soudain, l'attention de Nicolas se trouve détournée par l'apparition d'une collègue dans la pièce. Immédiatement, il la reconnaît, alors qu'il ne l'avait aperçue qu'une seule fois, lors de la rentrée des professeurs. Son ami parle toujours, mais sa voix s'est à présent mêlée à celle des autres commensaux. Il ne cherche même plus à la distinguer des autres, son attention tout entière s'est portée sur elle. Elle paraît chercher une table libre, elle est seule. Attendant une réponse qui ne vient pas, Arnaud aperçoit à son tour Mathilde. Une infime fraction de seconde lui suffit pour comprendre et faisant mine de l'apercevoir, il hèle sa collègue et lui adresse un large sourire :

- Mathilde ! Tu veux déjeuner avec nous ?

Malicieux, il s'adresse alors à son ami :

-Ça ne t'ennuie pas qu'elle déjeune en notre compagnie ?

- Mais non bien sûr, répond Nicolas, trop heureux de cette surprise inattendue.

- Tu la connais ? Ajoute-t-il, avant qu'elle parvienne jusqu'à leur table.

- Bonjour Arnaud. Bonjour Monsieur, sont les premiers mots qu'il entend de sa bouche et qui lui sont adressés.

Irrésistiblement, il la regarde et, presque impoliment, la dévisage avec un ravissement mal dissimulé. Ses cheveux souples et mi-longs entourent son visage un peu oblong et très hâlé. Son teint respire encore les vacances qu'elle a sans doute passées en bord de mer, pour soigner son bronzage. Ses yeux marrons semblent briller comme s'ils abritaient un soleil tant il croit percevoir la chaleur de son regard. Mais en un instant, il se ressaisit et cesse de la regarder de la sorte. Il lui retourne son salut tandis que son ami entame les présentations.

- Vous vous connaissez ? Demande-t-il.

- Je vous ai entendu vous présenter le jour de la prérentrée.

- Ah oui ! Clame-t-elle en souriant avant d'ajouter :

- Mais à part ça, nous ne nous sommes pas encore croisés.

- Alors, je vous présente. Mathilde est professeur de langues anciennes. Tu n'as que des options, je crois ? Et Nicolas est professeur de mathématiques.

- C'est la première année que notre lycée dispose de cette option. Qu'enseignez-vous comme langues ?

- Bien sûr, il y a le latin et le grec mais pour les classes littéraires, il existe une option « histoire des langues ». Là, j'aborde, même s'il ne s'agit pas pour les élèves d'apprendre à les parler, l'araméen, le phénicien, les écritures cunéiformes et même les hiéroglyphes.

- Tout ça en deux heures d'option hebdomadaires ?

- Eh oui. Mais je vous le redis : les élèves n'apprennent pas la pratique des langues anciennes. Il s'agit en fait d'un cours d'histoire.

Les présentations faites, Arnaud se mit en retrait, les laissant simplement parler tous les deux. Il les écoute et les observe tandis qu'ils ne songent même plus à lui. Avant qu'eux-mêmes ne s'en aperçoivent, il sent poindre une idylle possible. Depuis qu'il connaît Nicolas, il sait fort bien que la chose qui manque à son bonheur est l'amour d'une femme. Celui-ci lui en a d'ailleurs fait part à plusieurs reprises. Cependant, Nicolas rêve de la femme parfaite. Il la veut belle, rayonnante, cultivée et intelligente, sans pour autant qu'elle lui fasse de l'ombre. Il veut vivre en couple mais ne pas perdre toute son indépendance, toute sa liberté. Mathilde pourrait être cette femme. C'est ce qu'il se dit en observant les regards qu'ils s'échangent. L'instant d'après, pourtant, il se dit que ce n'est pas chose sûre. Il la connaît à peine, il ne sait même pas si son cœur n'est pas lié à celui d'un autre homme.

Chapitre 3 – Premier incident, première rencontre

Tandis que le professeur Barbon termine la correction d'une série d'exercices au tableau, celui-ci enchaîne immédiatement sur le proche futur qu'il destine à ses élèves :

- Nous voici déjà au début du mois d'octobre. Il est temps que nous fassions un premier devoir surveillé.

Comme cela doit être le cas dans presque toutes les classes du monde, la réaction de l'auditoire n'est pas enthousiaste. Certains élèves font la moue, d'autres encore protestent pour la forme, les derniers enfin sont résignés et ne disent rien. C'est sur cette mauvaise nouvelle que les élèves entendent la sonnerie salvatrice qui annonce midi. Après avoir attendu que monsieur Barbon les y autorise, ils se lèvent tous en même temps, mus par une force unique qui les pousse à ne pas accorder la moindre minute supplémentaire à un cours, quel qu'il soit.

Cette sonnerie résonne aussi comme une mélodie aux oreilles de Nicolas. C'est aujourd'hui vendredi, il est midi. Sa semaine de cours est terminée, le voilà en week-end. Tranquillement, il franchit le lourd portail en bois de l'établissement. Le tumulte des élèves le cerne de toutes parts tandis que ses pensées sont déjà rivées ailleurs. Il songe que dans une heure à peine, après avoir englouti un frugal déjeuner, il profitera du soleil radieux pour prendre le chemin de la Vignière, son préféré.

Après trois heures de marche, faites de nombreux dénivelés et de paysages uniques, Nicolas sent poindre la fatigue dans tous ses muscles. Ses mollets se sont durcis, ses épaules commencent à ployer sous le poids du sac à dos, sa peau perle de sueur. Les deux derniers kilomètres qui lui restent à parcourir lui sont presque pénibles. Sa condition physique, qui demeure excellente, a légèrement décliné par rapport à l'été.

Cela fait fort longtemps qu'une douche ne lui avait pas paru aussi délicieuse. Tandis qu'il la quitte, et à peine habillé, le téléphone se met à sonner.

- Monsieur Barbon ? Interroge une voix masculine.

- Oui, c'est moi.

- Bonsoir. Je suis Monsieur Albert, du garage Albert. J'ai retrouvé votre numéro de téléphone grâce au Minitel. L'adresse qui figure sur votre carte grise n'est plus la bonne.

- Excusez-moi, mais je ne comprends pas très bien. Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper de numéro ?

- Vous êtes bien Monsieur Barbon ? Nicolas barbon ?

- Oui, c'est moi mais...

- Je vous appelle pour la réparation de votre voiture. Vous deviez passer régler la facture cette semaine. Nous sommes vendredi soir et vous n'êtes pas venu. C'est pour ça que je vous téléphone.

- Écoutez, Monsieur. Je ne crois pas m'être jamais rendu dans votre garage. La dernière révision de ma voiture date d'avant l'été et je ne suis retourné dans aucun garage depuis. Je puis vous l'assurer.

- Pourtant, quelqu'un du nom de Nicolas Barbon est bien venu faire réparer sa voiture chez moi. Il a dit qu'il habitait Évian et vous êtes le seul Nicolas Barbon du département. Ça doit donc être vous.

- Je crois qu'il s'agit d'une erreur. Vous aurez mal compris le nom que l'on vous aura donné.

- C'est impossible. J'ai la photocopie de la carte grise.

- Quelle est l'adresse qui est indiquée sur cette carte ?

- Un instant... Nicolas Barbon, 51 rue de l'échanson, Champigny-sur-Marne. Est-ce votre ancienne adresse ?

- Pas le moins du monde. Je n'ai jamais habité la région parisienne. Je ne suis pas la personne que vous recherchez. Il y a donc une autre personne qui porte le même nom que moi, voilà tout. Peut-être habite-t-elle vraiment à Évian.

- Bien, je vous remercie. Excusez-moi pour le dérangement.

Pendant quelques instants encore, Nicolas réfléchit à cette énigme insolite puis ne sachant qu'en penser, finit par oublier l'incident. Il songe à ce qu'il va faire de sa soirée. Va-t-il prendre un livre et s'installer confortablement dans son lit, ou bien regardera-t-il plutôt la télévision ? Il n'en sait rien encore. Pour se décider, il consulte le programme de télévision pour la soirée. Mais rien ne semble pouvoir l'aider à choisir. Ni les téléfilms ou reportages proposés ce soir, ni la perspective d'une lecture reposante ne semblent avoir l'heur de lui plaire. Soudain, le téléphone retentit de nouveau, comme si le destin voulait lui accorder un sursis, voire une troisième voie. Nicolas songe immédiatement au garagiste. Il se dit qu'il va lui demander d'autres renseignements, qu'il veut s'assurer de sa bonne foi. Presque agacé, il répond d'un ton sec :

- Allô ?

Aux premiers mots entendus dans le combiné, il comprend qu'il s'est trompé. Ce n'est pas le garagiste. la voix est douce, féminine et engageante.

- Bonsoir, c'est Mathilde. Je ne vous dérange pas, à cette heure ?

Ravi de cet appel, son ton et son humeur changent radicalement.

- Mais pas du tout, au contraire. Il n'est pas bien tard. Je n'ai même pas encore préparé mon dîner. Mais comment allez-vous ?

- Très bien, merci. J'ai fini mes cours à quinze heures et je ne suis pas mécontente d'être en week-end. Je vous appelais car vous m'aviez parlé l'autre jour des randonnées que vous faisiez. Vous m'aviez même proposé de vous accompagner au cours de l'une d'entre elles. Je sais que je m'y prends au dernier moment, mais je me demandais si vous aviez l'intention d'en faire une ce week-end.

Émoustillé par la perspective probable de passer quelques heures en sa compagnie, une certaine excitation nerveuse s'empare de lui en une seconde à peine. Sa voix se fait aussi tremblante que lorsqu'il avait dit « je t'aime » pour la première fois.

- Effectivement. Je pars en randonnée demain matin.

Réalisant avec effroi qu'il partira de très bonne heure, il poursuit :

- Seulement, je vais partir à une heure très matinale et s'il vous faut de plus venir jusqu'à chez moi auparavant, cela va vous faire lever à une heure impossible.

- Je,... Je comprends. Je m'y suis prise un peu tard. Je suis désolée de...

La voyant résignée et prête à renoncer, il se lance courageusement dans une fort audacieuse proposition :

- Attendez ! J'ai une idée, mais je ne sais pas si elle vous conviendra.

Quelque peu ragaillardie, elle répond d'un ton très enthousiaste :

- Allez-y ! Dites-moi. J'aimerais tant participer à cette balade.

Prêt à toutes les indulgences envers elle, il ne relève même pas le terme « ballade » pourtant très impropre à ses oreilles puristes, et lui expose sans ambages son idée :

- Voilà, pour vous lever à une heure plus raisonnable, j'avais pensé que vous pourriez dormir chez moi. Je dispose d'une chambre d'ami assez douillette. Vous seriez ainsi à pied d'œuvre demain matin. Je sais ce que peut avoir d'incongru cette proposition, mais d'un point de vue pratique, c'est sans doute l'une des meilleures. Cependant, je comprendrais parfaitement que vous refusiez.

- Non, ce n'est pas cela, mais j'ai quelques scrupules. Je vous téléphone à la dernière minute, presque sur un coup de tête, et voilà que je vous cause du dérangement. Je...

- Mais non. Cela ne dérangera rien du tout. La chambre est prête. Je n'ai rien de plus à préparer et votre compagnie me fera très plaisir. Avez-vous dîné ?

-Non, pas encore.

- Eh bien pour faire bonne mesure, je vous invite aussi à dîner. Nous partagerons mon repas. Prévoyez des affaires chaudes et surtout des chaussures montantes.

- Vous me troublez. J'ai vraiment l'impression d'abuser de votre gentillesse. Je ne sais si je dois...

- Ne vous inquiétez de rien. Je ne vous le proposerais pas si cela ne me faisait pas plaisir. Allez, venez sans tarder. Je vais vous expliquer comment vous rendre jusqu'à mon chalet.

Depuis cette conversation inattendue, son cœur ne cesse de battre avec frénésie. Il n'a plus de cesse que de repenser aux paroles qu'ils s'échangèrent, à la facilité qu'il eut à l'inviter. Tout cela est-il un signe du destin ? Le temps qu'elle rassemble ses affaires et qu'elle vienne jusqu'à lui, lui permet de préparer au mieux ce premier dîner qu'il lui offre. Il ne doit pas en faire trop non plus, car il ne s'agit normalement que de partager un repas déjà préparé pour lui. Il se dit cependant que rien ne l'empêche d'ajouter un peu de décoration. Sortir de belles assiettes, choisir une nappe et des serviettes assorties, soigner l'ambiance lumineuse font partie de ces détails auxquels sont si sensibles les femmes. C'est du moins ce que se dit Nicolas. Un peu de remise en ordre dans la cuisine ne sera pas superflu non plus. De loin en loin, et à force de vouloir faire plus, trois quarts d'heure se sont écoulés. Il se dit qu'elle ne va plus tarder, que ce n'est plus l'affaire que de dix ou vingt minutes. Le temps pour lui de se doucher et de s'habiller. Il s'agit de ne pas la recevoir en pyjama et pantoufles !

Après s'être trompée deux ou trois fois, Mathilde explore le dernier chemin qui lui semble correspondre aux indications de son collègue. La nuit, tombée depuis longtemps, absorbe les reliefs, les arbres, les bas-côtés. Malgré les phares de sa vieille 4L, il lui semble qu'elle conduit à l'aveuglette. Pourtant, cette fois semble être la bonne. Un chalet enluminé apparaît au détour d'un virage. Pourvu que ce soit ici, se dit-elle, déjà lasse de conduire dans ces piètres conditions. Les derniers mètres se font au pas, tant le chemin est chaotique. La voiture couine, ballotte, tangué mais avance toujours. Elle aperçoit à présent une voiture garée. Enfin, elle est arrivée ! Pour autant, elle est bien incapable de savoir si c'est bien ici qu'elle est attendue. Elle ne connaît pas la marque de sa voiture. Celle-ci peut tout aussi bien appartenir à n'importe qui. Elle s'empare de son sac à dos et s'empresse de rejoindre le chalet. Il lui tarde de fuir cette obscurité pesante.

À l'intérieur, Nicolas allume à présent les deux bougies qui trônent sur la table après avoir mis un disque de jazz dans sa chaîne haute-fidélité. Ayant vu la voiture arriver, il se dirige vers la porte et l'ouvre, une seconde à peine après qu'elle eut frappé. Étonné d'une si grande promptitude, ses yeux s'écarquillent. Qu'ils sont beaux, juge Nicolas !

- Bonsoir ! Lance-t-elle avec enthousiasme.

- Bonsoir. Entrez, je vous en prie.

Le cœur de Nicolas encaisse de plein fouet la poussée d'adrénaline qui parcourt tout son corps. Peinant presque à respirer, il l'invite à passer dans la grande pièce. Un effluve de parfum se dissipe derrière elle tandis qu'elle passe devant lui. Les narines de Nicolas le hument avec délectation tandis que ses yeux glissent sur la silhouette de son invitée. Lorsqu'elle pénètre dans la pièce, elle ne peut réprimer un coup d'oeil observateur. En si peu de temps, son hôte s'est démené pour la recevoir : la table est joliment dressée, l'ambiance lumineuse et sonore douce et agréable. Le feu de cheminée ajoute une touche romantique qui n'est pas sans effet sur elle. Surtout, ne pas s'emballer, se dit-elle. Tout ceci ne relève que de la bienséance et de la courtoisie, rien de plus. Après l'avoir débarrassée de son épais manteau, Nicolas l'invite à s'asseoir.

- Il ne faudra pas que nous nous couchions trop tard car nous partirons de bonne heure demain matin. Il faudra sans doute vous lever dès sept heures. Ce ne sera pas trop tôt pour vous ?

- Je ne me lève d'ordinaire pas si tôt en week-end, mais j'ai tant insisté pour vous accompagner que je me plierai à vos exigences. Répond-elle en souriant.

- Mais cela ne nous empêche pas de prendre un apéritif.

Sans même lui proposer de choisir, il se dirige vers la cuisine à l'américaine, sort deux coupes d'un placard, tire une bouteille de champagne du réfrigérateur puis en fait sauter le bouchon.

- Vous n'étiez pas obligé d'ouvrir une bouteille de champagne pour moi. Dit-elle en accompagnant ses paroles d'un regard chaleureux.

Enhardi par ses yeux pétillants, il tente une première approche.

- Je n'étais pas obligé, non. Mais vous m'en avez donné l'envie.

De nouveau, Mathilde lui adresse un sourire. Elle semble aussi heureuse que Nicolas de se trouver ici.

Minuit douze. Nicolas regarde son réveil. Il ne trouve toujours pas le sommeil. Il n'a pourtant pas bu beaucoup d'alcool. Ses pensées se retournent sans cesse dans sa tête. Elles y font trop de vacarme pour qu'il puisse s'endormir. Il déroule une fois de plus le fil de la soirée délicieuse qu'il vient de passer avec elle. Il a su la faire rire, elle-même est drôle aussi, sa culture semble infinie et elle est d'une telle beauté. Rien ne compte plus qu'elle. Il a tout oublié, il ne sait plus rien, seul son visage reste imprimé dans la rétine de ses yeux pourtant clos. Dire qu'elle est là, dans la chambre d'à côté, seule dans son lit. Tout ceci lui paraît incroyable, féérique, trop beau pour que ce soit vrai. Mathilde, elle, dort à poings fermés. Son cœur fut lui aussi parcouru par de fortes émotions. Pourtant, une fois couchée, elle fait partie de ces personnes capables de s'endormir en quelques secondes seulement. Nicolas songe au lendemain. Il n'aura bientôt plus besoin d'y penser. Les minutes s'égrènent si vite sur son réveil qu'il sera bientôt l'heure de se lever.

À l'heure dite, la belle Mathilde apparaît dans le salon, déjà habillée. Nicolas avait conservé en lui l'idée que les femmes, toutes issues d'un même archétype, passaient nécessairement un temps infini dans la salle de bains le matin. Déboussolé, en voilà une qui se trouve devant lui, fraîche et bien apprêtée, tandis qu'il n'a même pas entendu couler l'eau.

- Bonjour, bredouille-t-il avant d'ajouter, ça va, tu as bien dormi ?

Visiblement bien reposée, elle lui répond d'un signe de tête et d'un large sourire.

- Qu'est-ce que tu prends pour ton petit déjeuner ?

- Du café, simplement.

- Il faut aussi manger. Sinon tu auras un méchant coup de barre à dix heures.

Sans se dire grand-chose, l'un et l'autre déjeunent hâtivement, comme si la journée n'allait commencer qu'une fois dehors. Leur copieux repas avalé, Nicolas remet un peu d'ordre, débarrasse la table puis prépare un imposant sac à dos : GPS, boussole, jumelles, téléphone pour la sécurité ; eau, sandwichs, fromage pour le repas ainsi que divers autres accessoires pouvant se révéler utiles à un moment ou un autre. À huit heures pile, ils franchissent le seuil de la porte. Le point de départ du sentier balisé n'est qu'à quelques mètres du chalet ; nul besoin d'utiliser une voiture pour s'y rendre.

- Le premier quart d'heure est souvent difficile. Il faut le temps de se chauffer. Les muscles sont froids et l'on se sent essoufflé rapidement. Il faut trouver son rythme, ensuite tout est plus facile. Comme tu n'as pas l'habitude, je vais essayer de marcher doucement, mais dis-le-moi si tu peines à me suivre.

Mathilde écoute presque religieusement les conseils de son professeur de marche et acquiesce d'un simple « oui, oui ».

Trois heures se sont écoulées, les plus dures selon Nicolas, et Mathilde semble toujours vaillante. Sans s'être plainte une seule fois, elle encaissa près de mille mètres de dénivelé. Trois cents mètres en descente, suivis de sept cents en montée.

- Nous allons faire une pause ici, décrète Nicolas.

- Ce n'est pas de refus. Tu ne pouvais pas avoir de meilleure idée que celle-ci.

- Tu n'as pas trop faim ?

- Pas trop faim ? J'ai l'impression d'en être à ma troisième semaine de grève de la faim. J'ai aussi un peu mal aux mollets. Il me semble que mes jambes ne peuvent plus me porter.

- Cela me semble assez normal. Je suis même étonné que tu ne te sois pas plainte avant. Nous allons déjeuner, cela nous fera du bien. Après de pareils efforts, on est en général prêt à manger n'importe quoi !

Tranquillement installés sur l'herbe et sous le soleil, l'un et l'autre se délectent d'un casse-croûte tout à fait ordinaire. Tous deux sont également ravis de se trouver là, ensemble. L'absolue tranquillité du lieu, l'idée qu'ils y sont absolument seuls, sans le moindre être humain à plusieurs kilomètres à la ronde, les poussent à se rapprocher et leur font vivre simultanément la même sensation : celle de se retrouver dans un monde où tout est possible, où toutes les conventions sociales peuvent être abolies. Cet endroit acquis à la liberté leur fait perdre le besoin de paraître. Seuls dans cet eldorado perdu, chacun peut se laisser aller à exprimer ses émotions.

Posément, Nicolas vient plus près d'elle puis, lorsque leurs épaules se frottent, il passe sa main sur son dos pour finalement l'amarrer à sa taille. Il fit cela sans appréhension, comme s'il fut soudain certain de la réaction

positive de l'être convoité. Mathilde l'avait vu se rapprocher et savait fort bien quel était son dessein. Mais, loin de l'en empêcher, elle était si heureuse qu'il éprouvât des sentiments à son endroit qu'elle ne l'aurait éconduit à aucun prix. Aussi, en réponse à son geste, posa-t-elle sa tête sur son épaule et prononça volontairement une phrase ambiguë : « ce que l'on peut être bien ici ».

Chapitre 4 – Une visite de courtoisie

Lorsque Nicolas ouvre les volets de sa chambre, il lui semble qu'un mur de brume se dresse à un mètre devant lui. Pas tout à fait éveillé, il peste vaguement et intérieurement contre le temps. La journée de la veille fut superbe alors qu'il l'avait passée dans le lycée, face à ses élèves. Voici qu'aujourd'hui mardi, jours de repos pour lui, une brume épaisse recouvrait sans doute toute la vallée. Fort heureusement, il sait par expérience que celle-ci peut parfois se dissiper très vite. Tirant parti de la situation, il décide de corriger le paquet de copies qui attendait depuis quelques jours déjà sur un coin de son bureau.

L'élève redoute l'épreuve du devoir surveillé qui n'est pourtant imposée qu'à regret par les professeurs qui doivent ensuite lire, annoter et corriger la prose de leurs élèves. Après avoir réglé sa chaîne haute-fidélité sur l'une des rares stations de radio captées dans cet endroit perdu, Nicolas extirpe un bloc de feuilles doubles d'un tiroir, ainsi qu'une trousse en tissu. D'équations fausses en formules écorchées, le spectre complet des erreurs ou fautes estudiantines défile sous son œil inquisiteur. Implacable, le stylo rouge fait son office avec une grande rigueur. Que la note soit bonne ou mauvaise, il s'abstient de tout commentaire tel que « très bien » ou « insuffisant ».

Dans son esprit cartésien, une note portée sur une échelle est pleinement suffisante pour mesurer avec justesse ce qu'elle doit. Parfois pourtant, il lui arrive de s'autoriser un commentaire verbal à l'adresse d'élèves qui, bien qu'ils aient obtenu une piètre note, s'efforcent de progresser. Constant dans ses principes, il porte un soin attentif aux progrès de ses élèves les plus en difficulté. Parmi ceux qui sont le plus en retard, l'un d'entre eux, Fabien, stagne en dépit d'une constante bonne volonté. Navré pour celui-ci et étonné de l'inefficacité de ses méthodes pourtant éprouvées, il s'interroge sur les raisons de cet échec. Désireux de faire de son mieux, il note dans son carnet « prendre un rendez-vous avec la famille de l'élève ».

Il est près de onze heures lorsqu'il parvient enfin au bout de son labeur. Il prend alors soin de porter les notes sur son carnet : une page double par classe et par trimestre. La brume s'est un peu dissipée. Cependant, les rayons du soleil ne percent que faiblement. « Ce sera pire en bas » se dit-il. Mais il lui faut pourtant descendre car son réfrigérateur est vide tandis que seules quelques rares boîtes gisent çà et là dans le placard à conserves.

Nicolas enchaîne les virages sans y songer tant il les connaît. Douze

kilomètres faits de descentes plus ou moins abruptes. Au sortir d'Évian, une pancarte anodine retient son attention : «Garage Albert - concessionnaire Peugeot - réparations toutes marques». En un éclair, la conversation téléphonique lui revient en mémoire, ainsi que son étonnante conclusion : il existe un autre Nicolas Barbon habitant les alentours d'Évian. Comme pour se disculper complètement, il décide soudain de s'arrêter dans ce garage et de se présenter à son propriétaire.

Un petit homme frêle et moustachu au cheveu noir et dru s'approche de lui et lui tend la main. Nicolas le jauge, se demande un instant s'il est bien le propriétaire du garage et conclut par l'affirmative en regardant ses mains. Celles-ci ne doivent plus être autant souillées par le cambouis que par le passé se dit-il.

- B'jour M'sieur. Qu'est-ce qu'il y a pour vot' service ?

- Bonjour. Je m'appelle Nicolas Barbon. Vous m'avez téléphoné vendredi soir.

Puis, voyant qu'il ne semble pas se souvenir, il reprend avec insistance :

- Mais si, souvenez-vous. C'était à propos d'une facture non payée. Vous avez même photocopié la carte grise de la voiture.

- Ah oui ! Ben c'tait pas vous. En plus, le gars est v'nu m'régler hier.

Un peu intrigué, Nicolas lui demande des précisions, le prie de le décrire physiquement.

- Alors, il était plutôt grand, il...

- Grand comment ? Interrompt Nicolas en jugeant que tous les hommes devaient lui paraître grands, vu sa petite taille.

- Grand quoi ! Comme vous. Un peu plus même.

- Un mètre quatre-vingts, peut-être ?

- Oui sans doute. L'était assez costaud, les cheveux blonds ou plutôt jaunes, vous savez comme ça s'fait maintenant. Sa tête m'était plutôt sympathique, c'est pour ça que j'y ai fait crédit. Ben, j'ai pas eu tort. Il est quand même venu me payer. Il m'a dit qu'il a eu un empêchement.

- Mais il ne vous a pas dit où il habitait ?

- Ben, non.

- Et pour la facture, vous avez inscrit quelle adresse ?

- Celle qui figurait sur la carte grise. Vous savez, ça n'a pas d'importance.

Se disant qu'après tout, cela n'avait pas grand intérêt et que de surcroît le garagiste ne lui apprendrait rien de plus, Nicolas prend congé :

- Bien, je vous remercie. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

- Ouh, mais de rien. Au revoir.

Tandis qu'il s'éloigne, Nicolas se dit que ce ne sont que des histoires de famille et que cela ne le regarde pas. Arrivé au supermarché, il ne songe plus un seul instant à cette singulière coïncidence. Seule règne dans son esprit la liste de courses qu'il prit soin de rédiger, comme toujours, avant de partir. C'est la seule façon pour lui de ne rien oublier. Une fois de plus pourtant, il ne peut s'empêcher de s'adresser des récriminations. Il se fait chaque fois sottement piéger. Il rédigea sa liste dans l'ordre où ce qu'il devait acheter lui venait à l'esprit, si bien qu'au moment de s'exécuter, il court en tous sens et dans tous les rayons. Il lui suffirait pourtant de dresser sa liste par famille de produits ou bien même, d'emporter un stylo et de barrer ce qu'il a déjà posé dans son caddie. Se trouvant dans un rayon, il pourrait y prendre tout ce qui se trouve dans sa liste mais c'est chaque fois la même chose : cette idée pratique ne lui vient qu'une fois sur place, lorsqu'il en a besoin.

Tandis qu'il approvisionne laborieusement son chariot, certaines denrées lui rappellent le repas qu'il partagea avec Mathilde le vendredi soir. Immédiatement, lui reviennent à l'esprit les propos qu'ils échangèrent, les sourires qu'elle lui adressa. Tranquillement, presque avec indolence et dans un endroit aussi peu propice qu'un supermarché, il se sent tomber amoureux. Ce sentiment s'impose à lui, comme une évidence mathématique. Une soudaine envie de la voir, de lui parler dans l'instant s'empare de lui. Il songe à elle, au cours qu'elle doit donner en ce moment même à ses élèves, à ces langues mortes qu'elle s'acharne à vouloir faire revivre dans la bouche de quelques étudiants passionnés. Bien malgré lui, il revient à plus de raison et se promet de l'appeler le soir même. À cette idée, il se souvient de

l'application avec laquelle il nota le numéro qu'elle lui avait donné dans son calepin. Il aurait bien sûr pu obtenir ce numéro par le lycée, mais il voulait croire que cette première marque d'intimité qu'elle lui offrait, était en engageant prélude.

Chapitre 5 – Une lettre de l'hôpital, des hiéroglyphes, des mathématiciens

Tous les autres vendredis matin, le professeur Barbon goûte avec plaisir cette matinée de cours qui, pour lui, clôt la semaine. En ce jour, sa bonne humeur se diffuse dans sa classe. Qu'un élève pose une question et il lui répond avec affabilité, qu'un autre entame une plaisanterie et il en rit avant de rappeler la classe au calme. Rien ne saurait troubler le bonheur de vivre qui se lit dans ses yeux. Lorsqu'aucun élève ne l'accapare durant la longue série d'exercices qu'il leur a proposés, ses pensées s'en vont visiter Mathilde qu'il va revoir le soir même. Il se régale par avance de cette soirée et se pose aussi des questions. Éprouve-t-elle les mêmes sentiments que lui ? Doit-il lui parler de ce qu'il éprouve pour elle ? Comment le lui dire ? Qu'il aimerait connaître par avance la réponse à ces questions ! Il n'aurait même plus à les poser et éviterait la crainte d'être rejeté par celle pour qui il s'est enflammé. Ensuite, il se souvient de la randonnée, du moment où il s'approcha d'elle. D'un air rassuré, il conclut intérieurement qu'elle n'aurait pas fait cela s'il lui était indifférent.

C'est sans tarder qu'il prend congé de ses élèves lorsque la sonnerie de midi retentit. Il jette un dernier coup d'œil sur le lycée avant d'en franchir le seuil puis, se dirige vers sa voiture d'un pas décidé. Tout en faisant le chemin qui le mène à son village, il songe à ce que sera la soirée. Les mêmes questions lui reviennent sans cesse ; sans la moindre réponse. Alors, pour se changer les idées, il s'imagine la promenade qu'il lui a promise dans les rues d'Ivoire avant d'aller dîner dans un des restaurants de la ville. Mais déjà, il arrive chez lui sans s'apercevoir des kilomètres parcourus. Il s'arrête quelques instants devant sa boîte aux lettres, en extrait le courrier puis, gare sa voiture devant son chalet.

Le week-end commence. Comme le temps est encore doux, il ouvre la porte-fenêtre de la pièce principale. Il a tout son temps et décide qu'il ne fera rien dans la précipitation cet après-midi, qu'il s'abandonnera à une certaine nonchalance. Décidé à commencer sur-le-champ, il met en marche sa chaîne haute-fidélité et sélectionne une station de radio avant d'éplucher le courrier. Trois lettres et un prospectus publicitaire s'étalent sur la table. C'est l'avantage de l'habitat isolé. Il est trop coûteux de disséminer des tracts dans des zones où la densité de population est trop faible.

Crédit agricole de Savoie.

Sa banque lui envoie son relevé de compte bancaire. Bien que son esprit se soit voué aux mathématiques, le professeur Barbon n'est pas homme à se livrer à ce que les comptables appellent un état de rapprochement, c'est-à-dire de vérifier chaque opération mentionnée par le relevé au moyen des souches de chèque, des tickets de carte bancaire. Sa vérification se borne à deux opérations plus simples et plus rapides. Il lit tout d'abord le solde de son compte et le compare avec ce qu'il pense être probable. Étant donné que ses dépenses et son traitement sont du même ordre de grandeur de mois en mois, il parvient très souvent à estimer ce montant à moins de mille francs près. Par ailleurs, et pour se donner bonne conscience, il parcourt du regard la liste des opérations et vérifie le bien-fondé de toutes celles qui portent sur un montant qui dépasse les huit cents francs. Comme chaque fois, il ne décèle rien qui soit anormal. Encore quelques feuillets de plus à conserver dans un classeur, se dit-il intérieurement.

La seconde lettre ne se trouve pas mieux traitée que la première. C'est tout simplement le ministère qui lui expédie sa fiche de paie. Là encore, un simple regard jeté sur le solde s'avère suffisant.

Seule la troisième semble inattendue. L'enveloppe pré-imprimée trahit sa provenance : Hôpital d'Évian. Avant même de l'ouvrir, il réfléchit, tente de se remémorer sa dernière visite chez le médecin. Lui avait-il prescrit un examen, une radio ? Rien de tout cela ne lui revient en mémoire. Son dernier séjour hospitalier date de plusieurs années, il n'habitait pas même en Haute-Savoie à cette période. Ne pouvant trouver d'explication logique, il décide de l'ouvrir en pensant que son contenu lui fournira quelque explication. Il extrait la lettre de l'enveloppe, la déplie et commence à la lire. Son contenu, loin de l'éclairer, le laisse perplexe et lui donne même un vague sentiment d'inquiétude. Voilà qu'on lui affirme qu'il s'est rendu aux urgences durant la soirée du premier septembre, qu'il y a fait une radio de l'épaule qui lui est à présent facturée trois cent quatre-vingts francs. On lui demande de régler par tout moyen à sa convenance la partie non remboursée par la sécurité sociale soit cent quatre francs.

Le professeur rassemble toute son attention, se concentre. Il tente de se souvenir de son passage aux urgences, la salle d'attente, le médecin de garde, le moment où il remplit la fiche de renseignements. Malgré tous ses efforts, aucun de ces souvenirs ne lui revient. Meticuleux, il cherche alors ce qu'il fit durant la journée du premier septembre. Il fouille sa mémoire, traque ses souvenirs. Il se remémore le temps de ses vacances finissantes, des jours déjà plus courts, de ses innombrables randonnées. Sans doute en avait-il fait une

aussi ce jour-là mais de là à s'en souvenir distinctement, il y avait un pas que sa mémoire ne voulait pas franchir. Dubitatif, il en vient même à se demander si sa mémoire devient défaillante ou s'il devient fou. Une autre possibilité lui vient alors à l'esprit : il ne peut s'agir que d'une erreur. Confiant dans cette hypothèse, il lit de nouveau la lettre. Pourtant, elle lui est bien adressée. Il s'agit bien de ses nom, prénom et adresse. Son numéro de sécurité sociale se trouve même mentionné dans le document. Malgré les apparences, il ne peut pourtant s'agir que d'une erreur car enfin, dans le cas contraire il serait impossible qu'il n'en gardât aucun souvenir.

Tous deux s'étaient donné rendez-vous devant le casino d'Évian à dix-sept heures. Toujours d'une grande ponctualité, Nicolas arrive près de dix minutes avant l'heure fixée. Le soleil brille encore au-dessus du lac qui fait face au casino. Ses pensées sont toutes dirigées vers elle, vers la seconde soirée qu'il va passer en sa compagnie. Il ne songe pas à elle depuis une minute que déjà ses sentiments amoureux lui procurent une sensation de chaleur presque étouffante. Il sent ses mains devenir moites, ce qu'il exècre, il lui semble que d'innombrables et minuscules gouttes de sueur tressent une couronne au tour de sa tête. L'angoisse du rendez-vous, la peur de décevoir, l'hypothèse atroce de ne pas être aimé, traversent son corps comme son esprit. Pourtant, il lui faut se reprendre, se dominer, car elle ne tardera plus à présent. Pour songer à toute autre chose, il regarde le lac, l'eau ondoyante qui reflète le soleil, et au loin la Suisse. Sur le rivage et acculée à la montagne, Lausanne lui fait face à quinze kilomètres de distance. Beaucoup plus près de lui, un flot naissant de voitures envahit la route qui borde le lac. Le week-end s'annonce, chacun quitte son travail, rentre chez soi ou s'apprête à sortir. Il regarde sa montre, dix-sept heures cinq. Mathilde finissait ses cours à seize heures mais il lui fallait rentrer chez elle, se préparer, s'habiller. Ses yeux ne quittent plus la file de voitures, celle de Mathilde s'y trouvera forcément. Après quelques secondes pourtant, une voix très douce s'adresse à lui.

- Bonsoir Nicolas ! Lui dit-elle en s'approchant pour l'embrasser sur les joues.

- Bonsoir Mathilde.

Il la parcourt rapidement d'un regard et découvre la robe du soir qu'elle porte. Une magnifique robe longue, noire, et visiblement soyeuse, rehaussée par la couleur blanche de son collier de fines perles lui procure une incomparable beauté. Sa peau mate, drapée de cette couleur sombre lui

donne un goût d'orient qui le ravit. Elle lui semble envoûtante, désirable et inaccessible à la fois.

- J'ai laissé ma voiture un peu plus haut. Je craignais de ne pas trouver de place par ici.

- Tu as bien fait. La mienne est ici. Dit-il en joignant le geste à la parole. Ne perdons pas de temps, si nous voulons profiter de la lumière du jour, arrivés là-bas.

Malgré les craintes de Nicolas, le trajet ne durera qu'une demi-heure et le soleil, bien que déclinant, inondait toujours Ivoire lorsqu'ils arrivèrent. Une partie entière de la ville ne vit que grâce au tourisme. Les rues et ruelles sont pavées de pierres de couleur ocre, seuls les piétons peuvent les fouler. Les bâtisses qui les bordent sont d'un style presque médiéval. Des maisons en pierres en côtoient d'autres faites de torchis et de bois. Les commerces sont nombreux sans pour autant être envahissants. Cette promenade citadine plonge Mathilde et Nicolas dans un passé englouti. Il leur semble se trouver dans quelque ancien village du Tessin. Le souffle du temps a épargné cet endroit. Tandis qu'ils arpentent les ruelles les unes après les autres, ils ne cessent de se parler. Chacun pose des questions parfois anodines, parfois lourdes de sens, autant pour connaître l'autre que pour sonder ses sentiments. Un jeu de questions-réponses s'installe bientôt entre eux et, de loin en loin, la visite du lieu perd toute importance au seul profit de leur conversation. Sans qu'ils s'en aperçoivent, la nuit finit par tomber tandis que les badauds disparaissent avec les dernières lueurs du jour. Un peu avant vingt heures pourtant, Nicolas reprend pied dans la réalité lorsqu'il passe devant le restaurant dans lequel il a réservé une table.

- C'est ici que nous dînons. Il serait peut-être temps d'y aller.

D'un sourire fait de charme et de courtoisie, Mathilde obtempère et franchit le seuil de la porte. La lumière, pourtant chaude, du lieu contraste nettement avec l'obscurité à laquelle ils s'étaient insensiblement habitués. Un serveur les dirige vers leur table. En quelques instants les voilà installés. Comme si le lieu le commandait, ils abandonnent leur discussion antérieure pour un sujet plus mondain.

- Ça fait longtemps que tu es professeur dans ce lycée, demande Mathilde ?

- C'est déjà ma quatrième année ici. Et toi, tu étais où avant ?

- En fait, c'est mon premier poste. J'ai eu mon CAPET l'an dernier mais je n'ai pu obtenir de poste.

- Ça arrive, ça ?

- En théorie non, mais dans la pratique oui. En fait, j'aurais pu avoir un poste dans l'académie de Créteil, mais il était réparti sur trois lycées de trois communes différentes. J'ai préféré me mettre en disponibilité et attendre des jours meilleurs.

- Mais de quoi vivais-tu ? Enfin, si ce n'est pas indiscret !

- J'ai fait de petits boulots, comme on dit. J'ai corrigé des thèses d'étudiants, fait quelques travaux de recherche pour un prof de fac. Ce n'était pas une situation mirobolante, mais enfin, j'arrivais à gagner de quoi vivre.

- Et cette année, tu as trouvé un poste à temps plein ?

- Pas tout à fait. Je n'ai que quatorze heures de cours. Mais dans un seul établissement. Le rêve !

- Ta matière n'est pas trop répandue, ça n'a pas dû être facile ?

- En fait, il y a très peu de postes pour nous en lycée. Le seul vrai débouché, c'est plutôt la fac. Mais les places sont chères. L'agrégation est très dure à décrocher.

- Et tu parles combien de langues ?

- Une bonne dizaine. En fait, j'arrive à en déchiffrer une vingtaine. Mais je ne les parle pas toutes car certaines ne se parlent pas ou plutôt n'ont plus été parlées depuis plus de trente siècles. Certaines ont pu être déchiffrées, mais même les meilleurs spécialistes n'ont qu'une idée très imprécise des prononciations qu'elles pouvaient avoir.

- Et tu sais lire les hiéroglyphes ? Demande Nicolas comme tout béotien en matière de langues anciennes.

- J'ai appris au cours de ma formation. Ce n'est pas si difficile que cela en a l'air. C'est drôle, c'est la question que l'on me pose toujours. Comme si le fait

de savoir les lire conférait le plus haut degré d'érudition.

- C'est normal. C'est ce qui paraît le plus difficile à comprendre pour qui n'y connaît rien. Dans beaucoup d'autres langues étrangères, on parvient au moins à lire l'alphabet. Là, on ne peut se raccrocher à rien.

- Bien d'autres langues ont un alphabet différent. Il n'y a qu'à prendre le chinois, le grec, l'arabe ou l'hébreu.

- Oui, c'est vrai. Mais les hiéroglyphes sont dans l'imaginaire collectif beaucoup plus qu'une langue. Ils symbolisent une glorieuse civilisation passée, une certaine grandeur. On éprouve une forme d'admiration rien qu'en les voyant. Enfin, chacun sait que ceux-ci furent longtemps indéchiffrables. Comment en est-on arrivé à ne plus savoir les lire ni les écrire ? Tu le sais, toi ?

- Les langues sont le reflet des peuples et des civilisations qui les ont créées. Elles naissent, grandissent et vivent avec eux. Il arrive aussi qu'elles les suivent dans l'abîme quand ceux-ci périclitent. Les plus anciens hiéroglyphes ont plus de cinq mille ans d'existence. Trente siècles avant Jésus-Christ ! Les symboles étaient parfaitement adaptés pour l'ornement des murs, des colonnes qui se trouvaient dans les temples et les palais majestueux. Cependant, leur graphie était bien trop compliquée pour qu'ils soient utilisés dans la vie courante. Les Égyptiens développèrent alors un autre système d'écriture, plus simple, où chaque symbole se voyait attribuer une forme simplifiée. C'était l'écriture hiéroglyphique. Puis vers six cents ans avant Jésus-Christ, celle-ci fit place au démotique qui est une forme encore plus simplifiée du hiéroglyphique. Tu auras reconnu la racine « demo » qui veut dire peuple. Il s'agissait d'une forme populaire de l'écriture. Pendant plus de trois mille ans, les Égyptiens employèrent ces écritures. Cependant, et presque en un instant au regard de ces trente siècles, celles-ci disparurent à la fin du IV^e siècle. C'est le christianisme qui a eu raison d'elles en interdisant l'usage afin de rompre avec le passé païen de l'Égypte. Une nouvelle forme d'écriture fut imposée : le copte, qui lui est basé sur l'alphabet grec. En quelques dizaines d'années, la capacité de lire ces trois formes d'écritures se perdit, même si l'égyptien ancien subsista un peu plus longtemps à l'état oral. Puis l'usage du copte lui-même se perdit tandis que l'arabe prenait son essor à partir du XI^e siècle. Il faudra ensuite, mais là tu connais l'histoire, attendre mille huit cent vingt-quatre et les travaux de Champollion pour pouvoir lire de nouveau les hiéroglyphes.

- Je sais que c'est ton domaine mais c'est tout de même impressionnant de s'entendre raconter tout cela. On dirait un livre d'histoire en plus attrayant.

- Mais l'étude des langues anciennes est principalement faite d'Histoire. C'est ça le plus intéressant. D'ailleurs, beaucoup de disciplines ont été façonnées par l'Histoire. Les mathématiques, comme toutes les autres sciences, n'y échappent pas.

- C'est vrai, tu as raison. Je connais d'ailleurs quelques petites histoires de la grande Histoire des mathématiques. Par exemple, celle des chiffres que nous utilisons. Tout le monde les dénomme « chiffres arabes » et pourtant, le monde arabe d'alors n'est pour rien dans la création de ces dix symboles qui permettent de représenter n'importe quel nombre, si grand soit-il. Au IX^e siècle, Bagdad, ville construite vingt ans plus tôt, se développe rapidement et devient l'une des villes les plus importantes qui soient. Son rayonnement s'exerce dans de très nombreux domaines et particulièrement celui des sciences. À l'image d'Alexandrie, le calife Haroum-al-Rachid fonda une bibliothèque, et fit venir des livres de partout. Son fils al-Ma'mum, passionné de sciences et particulièrement de mathématiques, y adjoignit la maison de la sagesse qu'il dédia à ces disciplines. Un jour vint une caravane partie depuis l'Inde. Celle-ci était chargée de somptueux présents, et parmi eux, un traité d'astronomie écrit un siècle plus tôt par un mathématicien indien : Brahmagupta.

Dans cet ouvrage figuraient, pour la première fois, les dix chiffres que nous connaissons. Les Arabes les reprirent alors, les utilisèrent et les disséminèrent dans l'empire musulman. Ce n'est que bien plus tard en Europe que l'on leur attribua la paternité de ce système de numération.

Dans les yeux de Nicolas, l'intelligence et l'érudition de Mathilde ne font qu'ajouter à sa beauté. Deux heures s'étaient écoulées tandis qu'il s'imaginait n'être installé que depuis dix minutes à peine. Les yeux de Mathilde se font brillants, animés par la passion qu'elle met en ce qu'elle raconte, colorés par la douce indolence que le vin lui a procurée, séduits par ceux de son commensal.

Tout autant que lui, elle se sent lentement et inexorablement tomber amoureuse de ce professeur de mathématiques. Elle n'aurait pas imaginé cela. L'idée vague qu'elle se faisait de celui qui emporterait son cœur était

celle d'un homme qui partagerait son attrait immodéré pour les lettres, qu'il s'agisse de linguistique, de littérature, de philologie ou de toute autre chose en rapport avec l'écriture. Au contraire de cela, la voilà qui s'entiche d'un homme à l'esprit rationnel, rectiligne et même étriqué, pensait-elle, avant de faire sa connaissance. En dépit de tout ce qu'elle pensait, cet homme apparaît dans sa vie et bouleverse ses préjugés au point de prendre à présent place dans son cœur.

Tandis qu'il continue de lui parler, elle le regarde, observe son visage, se prend à le trouver beau. Elle voudrait forcer le destin, qu'il lui clame dès à présent son amour, ne plus attendre. Mais il n'ose pas, elle le voit bien. La politesse, la convenance lui interdisent de se déclarer trop tôt. Elle seule peut accélérer le cours des choses. Persuadée que leurs sentiments sont réciproques, elle se laisse aller à un geste équivoque en signe d'encouragement. Avec lenteur et application, elle pose sa main sur la sienne, lui sourit tendrement et lui dit :

- Je passe une très bonne soirée grâce à toi. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

- Je... Merci. Pour moi c'est la même chose. Répond-il à l'emporte-pièce tant ceci lui paraît inattendu.

À une heure du matin, Nicolas ne parvient pas à trouver le sommeil. Son corps las ne demanderait pas mieux. Pourtant, son esprit est aussi vivace et actif qu'en pleine journée. Il refuse de sombrer dans le petit néant. Trop de souvenirs immédiats s'entrechoquent dans son cerveau. L'émotion qu'il éprouva au moment où il prit sa main dans la sienne, au sortir du restaurant. L'odeur de son parfum qu'il n'avait jamais sentie d'aussi près. Le baiser qu'elle lui offrit lorsqu'ils se quittèrent devant le casino. L'ultime phrase qu'elle lui adressa et qu'il ne cesse de réécouter mentalement : « j'ai envie de te revoir ». La nuit sera courte et mauvaise mais qu'importe ; d'intenses moments se préparent. Celle qu'il aime semble partager ses sentiments, qu'est-ce qu'une mauvaise nuit en comparaison de cela ?

Chapitre 6 – Le grand saut

Il est tout juste dix heures lorsque la sonnerie indiquant la récréation retentit. Le professeur Barbon, comme de nombreux collègues, se dirige à grands pas vers la salle des professeurs. Le calme feutré qui y règne contraste nettement avec le hourvari de l'extérieur. Ici point d'agitation, seulement du calme, de la retenue et de la courtoisie, même si elle est parfois feinte. Machinalement, il vient relever le contenu de son casier. L'Administration, les collègues et même les élèves peuvent y déposer des documents, des copies. Aujourd'hui, le professeur n'y trouve qu'un dossier relatif à l'organisation de la prochaine rencontre avec les parents d'élèves, ainsi qu'une enveloppe de petit format, cachetée et vierge de toute inscription.

Il lui faut absolument reporter les notes du dernier devoir qu'il vient de corriger dans son carnet durant le court laps de temps qui lui reste avant la fin de la pause. Pourtant, ce billet l'intrigue et sa curiosité ne résiste pas. Il l'ouvre et en extrait un mince feuillet sur lequel figurent simplement les mots « je t'appelle ce soir. Mathilde. »

Son écriture, ses mots simples et anodins, son prénom tracé à l'encre noire, font tressaillir son cœur. En un instant, il est transporté. La salle des professeurs et son atmosphère policée disparaissent pour ne laisser place qu'à Mathilde. Rien ni personne d'autre n'occupe sa vision. Elle est là devant lui, un sourire habille son visage, ses yeux sont posés sur lui.

Bien qu'il lui en coûte, il lui faut revenir à la réalité. La moitié au moins de la pause s'est déjà écoulée. Il faut remplir le carnet de notes. Avec application et empressement, il saisit le tas de copies dormant au fond de son sac, les parcourt une à une, reporte à la hâte la note de chaque élève.

Malgré le court moment dont il disposait, il parvient au bout de sa tâche avant que ne retentisse la seconde sonnerie, considérée comme fatale par les élèves. Il range alors toutes ses affaires dans son sac, non sans prendre le temps de relire le billet qu'elle lui a adressé. Enfin, il quitte la salle des professeurs pour s'en aller rejoindre ses élèves. Afin de gagner un peu de temps, il emprunte un passage qui mène vers les bureaux administratifs. Bien qu'il soit recommandé aux enseignants de ne l'utiliser que pour se rendre au secrétariat, à l'économat ou bien encore dans le bureau d'un conseiller d'éducation, le professeur Barbon sait bien qu'aucune remarque ne lui sera faite.

Toutes les portes du couloir sont fermées. Pourtant lorsqu'il parvient au niveau du secrétariat, il manque de heurter une personne qui quitte la pièce avec empressement. C'est Mathilde. Sa Mathilde se dit-il.

- Bonjour. Lui adresse-t-elle timidement.

Gêné par cette rencontre dans un endroit neutre et froid, Nicolas répond par un sourire, n'osant même pas la toucher pour l'écartier de son passage.

- Tu as eu mon message ?

- Oui, je l'ai vu. J'attends ce soir avec impatience. Avec une grande impatience. Pardonne-moi mais je dois me rendre en classe à présent.

Après avoir rendu et commenté les copies de ses élèves, le professeur entame avec eux une nouvelle partie de leur programme scolaire : les statistiques. Durant presque une heure, il leur assène un cours théorique qu'il s'efforce de rendre aussi intéressant que possible. Puis, lorsqu'il en a enfin terminé, il leur propose une série d'exercices sur lesquels ils se mettent à plancher immédiatement. Il se trouve alors plongé dans une semi-oisiveté, venant aider ça et là quelque élève en difficulté, au gré de leurs demandes. Sans qu'il puisse s'en empêcher, il se met à penser à elle, à leur rencontre inattendue dans ce couloir, à la timidité et la froideur dont il fit preuve sur le moment. Imperceptiblement d'abord, puis nettement ensuite, le rythme de son cœur s'accélère, son sang se précipite à toute force aux quatre coins de son corps au point de lui donner le vertige. Il lui suffit à présent de songer à elle pour qu'une force invisible et puissante s'empare de lui, le submerge. Il se trouve comme face à un événement si imposant qu'il dépasse toute volonté et contre lequel toute lutte est vaine. Mathilde s'est à présent emparée de lui, il en a pleinement conscience. Lorsque son esprit n'est plus occupé à une tâche, ses pensées se tournent vers elle, comme attirées par une force magique et irrésistible.

Lorsque midi sonne enfin, ces mêmes pensées l'obsèdent toujours. Lorsqu'il prend congé de ses élèves, c'est d'une façon machinale et impersonnelle. Tandis que ses élèves quittent un à un la salle de classe, il s'adresse à l'un d'entre eux :

- Fabien, pouvons-nous discuter cinq minutes, s'il vous plaît ?

D'un air étonné, l'élève interpellé répond par l'affirmative.

- Si vous voulez, Monsieur.

- Depuis le début de l'année, il me semble que vous faites des efforts pour progresser. Je vois que votre participation est constructive. Cependant, vos résultats ne suivent pas. C'est comme si ce que nous faisons en classe vous intéressait mais que vous ne travailliez pas chez vous. Est-ce cela ? Refaites-vous des exercices, faites-vous les devoirs que je donne à faire à la maison ?

Le front bas et le regard pointé vers le sol, son élève est visiblement embarrassé par ces questions. Il marque un long temps d'hésitation puis se décide enfin à répondre d'un air gêné et presque honteux.

- Non, Monsieur. Je ne travaille pas beaucoup chez moi et je ne fais pas souvent les devoirs que vous nous donnez.

- Mais pourquoi ? Demande le professeur d'un air étonné.

- C'est... C'est que je n'ai pas le temps, Monsieur.

- Pas le temps ?

- Écoutez, je... En plus de l'école, j'ai un travail le soir.

- Un travail ? Vous voulez dire un emploi salarié ?

- Oui, c'est ça. Je travaille dans une station-service tous les soirs, de dix-huit heures à minuit.

Estomaqué par cette révélation inattendue, le professeur reste sans voix et se contente d'adresser un regard interrogateur à son élève.

- Écoutez, je n'ai pas envie de parler de tout ça. Nous n'avons pas assez d'argent et je suis obligé de faire ça.

- Mais qu'arrive-t-il à tes parents ? Sont-ils au chômage ?

- Non, je ne crois pas.

- Tu ne crois pas ?

- En fait, je ne vis pas avec eux. Ils nous ont mis dehors, ma sœur et moi. Je vous en prie, il ne faut pas parler de ça.

- Il le faut, au contraire. Êtes-vous allé voir l'assistante sociale ? Vous avez certainement droit à des aides. Ce n'est pas normal que vous soyez obligé de travailler pendant votre scolarité.

- Tout ce qu'on va me proposer, c'est un foyer. Je ne veux pas me séparer de ma sœur, ni rentrer dans un internat.

- Je vais prendre contact avec l'assistante sociale. Elle aura sans doute autre chose à vous proposer qu'un foyer. Une bourse d'études par exemple. Êtes-vous boursier ?

- Non.

- Bien, je vais me renseigner. Il faut que vous quittiez ce travail. En ce qui concerne les cours, les autres professeurs et moi-même, vous aiderons à combler votre retard. Mais pour l'heure, je dois partir. Allez, vous pouvez y aller...

- Merci, Monsieur. Répond-il avant de s'effacer discrètement.

Il songe à l'existence que doit mener cet adolescent, déjà propulsé dans le monde difficile des adultes. Il aura lui aussi des enfants et se prend à espérer secrètement qu'il saura les protéger, leur éviter ce type de souffrances. C'est alors qu'il songe à Mathilde puis se souvient alors qu'il va déjeuner avec son ami Arnaud, le documentaliste. Ses sentiments amoureux se font de plus en plus forts et bien qu'il n'ait pas encore déclaré son amour à Mathilde, il brûle d'envie d'en parler à son ami. Pour se confier, se libérer de ce poids devenu trop lourd pour lui seul, mais aussi pour recueillir son avis et pourquoi pas quelque information qu'elle aurait pu lui confier.

C'est donc avec empressement qu'il part le rejoindre, directement dans la salle à manger des professeurs. Lorsqu'il l'y retrouve, c'est sans hésiter qu'il se confie à lui, comme l'on se confie à un ami sincère. Il lui raconte l'attirance qu'il éprouva pour elle dès le premier moment où il les présenta l'un à l'autre. Il évoque ensuite la randonnée, puis enfin le restaurant. Tandis qu'il écoutait son ami, Arnaud mesurait très bien l'émotion qui le parcourait lorsqu'il évoquait cette femme dont il s'était subitement épris. Lorsqu'enfin celui-ci termine son récit, il demande son avis à Arnaud. Ce dernier, sous le

sceau de la confiance, lui glisse alors qu'une fois ou deux Mathilde est venue parler avec lui et que, chaque fois, la conversation avait dévié sur lui. En un instant, le visage de Nicolas se fait radieux. Un sentiment de bonheur l'envahit. Il se sent soulagé, tranquilisé, comme si les gages prometteurs qu'elle lui avait donnés n'étaient pas assez explicites.

S'il lui restait un doute, Arnaud venait de le lui ôter. Comme pour savourer sa victoire, il lui demande des précisions :

- Mais que t'a-t-elle demandé exactement ?

- Exactement, je ne sais plus. Je me souviens qu'elle m'a demandé depuis combien de temps je te connaissais, si nous étions très liés. Elle m'a aussi demandé si tu étais célibataire, enfin de façon indirecte, mais c'est ce qu'elle voulait savoir.

- Et toi, que lui as-tu dit sur moi ?

- La vérité. J'ai répondu à ses questions, rien de plus.

- Tu ne lui as pas dit ce que je ressentais pour elle ?

- Encore eût-il fallu que je le sache. Tu ne m'en avais jamais parlé avant ce midi. Je me doutais que tu la trouvais, disons intéressante, mais ce n'est pas pour cela que j'allais lui dire « Ah oui, j'allais oublier, Nicolas est amoureux de vous ».

- Crois-tu qu'elle soit attirée par moi ?

- Je n'en suis pas sûr. Une chose est certaine cependant. Tu es loin de la laisser indifférente. Et puis si l'on prend compte tout ce que tu m'as raconté, tu lui plais sans aucun doute.

- Si tu pouvais dire vrai...

Contre toute évidence, Nicolas n'y peut croire tant il lui semble extraordinaire et même inespéré d'être aimé par celle sur qui il a jeté son dévolu. Une femme belle, intelligente, douce et cultivée s'offrait à lui. Saurait-il la conquérir tout à fait ? Voilà ce qui pour l'heure le taraudait.

- Mais oui. Ça va bien se passer. Lui dit Arnaud, visiblement content de voir

son ami ainsi. Quand tu lui auras dit tes sentiments, tu seras le plus heureux des hommes.

- Elle doit rappeler ce soir justement. Mais je ne veux pas lui dire cela au téléphone.

- Non, effectivement. Invite-la à dîner !

- C'est déjà fait, figure-toi.

Prononçant ces paroles, une idée lui vient en tête : glisser un mot dans son casier, ainsi qu'elle le fit ce matin même.

Deux heures de cours avant de pouvoir rentrer chez moi. Telles étaient les pensées du professeur Barbon lorsqu'il pénétra dans la salle de classe avec sa classe de seconde. Beaucoup d'élèves s'étaient sans doute dit la même chose au même moment, si ce n'est qu'il leur fallait encore suivre une heure d'anglais après les cours de mathématiques. Leur professeur les étonna dès le début de l'année lorsqu'il leur avait proposé une activité assez inédite en mathématiques : la préparation d'exposés. Pour beaucoup d'élèves, le cours de mathématiques n'a jamais représenté pour eux que de l'ingurgitation massive de théorèmes jamais expliqués, rarement compris et toujours rébarbatifs.

Nicolas eut jadis la chance d'en avoir une autre vision, grâce à son oncle qui fut ingénieur aéronautique. Celui-ci lui racontait toujours d'invraisemblables histoires à propos des théorèmes, et surtout des mathématiciens, philosophes et astronomes qui les avaient établis. Il lui prit plus tard le goût d'en savoir plus sur tout ce que son oncle lui avait raconté. La vocation lui vint sans doute ainsi et bien avant même de commencer sa carrière de professeur de collègue, il se promit d'enseigner des mathématiques vivantes, faites de personnages, d'intrigues, et de découvertes.

Bien que considérés comme superfétatoires par les élèves, ces exposés les intéressaient tout de même. Ils n'en voyaient pas l'intérêt direct dans la perspective du baccalauréat mais trouvaient ce travail plus distrayant qu'ennuyeux. Sans doute parce qu'ils avaient l'impression d'échapper à un cours de mathématiques soporifique.

Comme chaque mois, il remet à ses élèves leurs exposés, notés et commentés, puis appelle au tableau les deux meilleurs afin que leurs auteurs les lisent à

haute voix.

Michel Prélat est le contraire exact du binoclard comprenant tout de la portée d'une formule de mathématiques découverte un instant plutôt. Un peu dilettante, et jamais stressé par le lycée, c'est le genre d'élève plutôt moyen, parvenant toujours à se maintenir à flot sans jamais être débordé par le travail. C'est pourtant lui qui se voit attribuer la meilleure note et, avec elle, le suprême privilège de jouer les orateurs devant ses camarades de classe.

Son exposé sur Fibonacci ne l'aura même pas contraint à ouvrir un livre. Là où ses prédécesseurs eurent consulté le Quid, une encyclopédie, un dictionnaire, des ouvrages de référence à la bibliothèque, lui se contenta de faire des recherches sur internet, de picorer ça et là ce qui l'intéressait pour en faire une compilation.

De fait, entre la remise des travaux et les contestations habituelles portant sur la notation et les exposés eux-mêmes, les deux heures de cours passèrent si vite que lorsque le professeur regarde sa montre, il est presque l'heure d'en terminer. Ravi que le temps fût passé si vite, il donne congé à ses élèves tandis qu'il rédige à son tour un billet doux : « viens dîner ce soir chez moi, j'ai hâte de ton visage et de ta voix, de t'écouter et de te dire mille mots inédits ».

L'atmosphère chaleureuse que Nicolas sut créer contraste nettement avec le froid vif qui règne autour du chalet. Malgré les volets clos, quelques bourrasques de vent parviennent à se faire entendre au travers des fenêtres. Mais à l'intérieur, tout est différent. Les convecteurs électriques n'ont de cesse de maintenir une température assez élevée pour rester en chemisette sans craindre d'avoir froid, deux ou trois lampes diffusent une lumière tamisée, sobre et douce. Les quelques bougies disposées sur la table ajoutent à l'atmosphère romantique, tandis qu'un disque de jazz tournant en boucle sur la chaîne haute-fidélité. Pour parfaire le décorum, un puissant feu de cheminée irradie la pièce de sa chaleur et de sa lumière.

- Ton repas était vraiment délicieux.

- Je te remercie mais il reste encore le dessert. Allons le prendre dans le canapé. Nous serons assis près du feu.

Mathilde s'est quelque peu étendue sur le sofa, voluptueuse et un peu lasse, tandis que Nicolas prépare le dessert : une banale flambée au kirsch. De retour près d'elle, et sans la regarder, il lui glisse alors à mi-voix :

- Je te remercie pour cette soirée. J'apprécie particulièrement ta compagnie. Je... Je... J'aime être près de toi.

À ces mots, il approche sa main de la sienne allant jusqu'à croiser ses doigts avec les siens. Loin de le repousser, Mathilde s'approche un peu plus de lui et murmure à son tour d'un air rasséréiné :

- Ce n'est pas trop tôt. Dit-elle, avant de poser la tête sur les épaules de Nicolas.

Chapitre 7 – Intrigue téléphonique

Les vacances de février annonçaient déjà la fin du deuxième trimestre et, même s'il restait encore un trimestre entier, le professeur Barbon sait bien que l'essentiel de ce qu'il pouvait faire pour ses élèves était déjà fait. Tous, sans exception, avaient progressé tandis que certains avaient même fait des mathématiques leur matière préférée. Comme les précédentes, cette année scolaire aura donné au professeur quelques motifs de satisfaction. Indiciblement, il a su faire naître dans les yeux de ses élèves une lueur d'intérêt là où ne régnaient auparavant que la lassitude et l'ennui. Peu à peu, et un à un, ses élèves lui ont donné ces marques d'attention tant prisées du corps professoral : attention soutenue, absence de bavardage, participation régulière et constructive. Sa méthode, qu'il jugeait pourtant fort simple, produisait d'année en année des résultats remarquables. Le professeur ne changerait de métier pour rien au monde, tant celui qu'il exerce le comble. Son sacerdoce le nourrit, l'épanouit et il lui a même donné l'occasion de rencontrer la femme qui, peut-être, partagera toute sa vie.

Que les choses ont changé en quelques mois, se dit-il, tandis qu'il regarde Mathilde encore endormie, étendue près de lui dans leur lit. Songeant au temps pas si lointain de l'été passé, rempli de randonnées, il mesure intérieurement les bouleversements survenus dans sa vie. La première « promenade » avec elle, le premier dîner, le premier baiser. Il lui semble à présent que tout ceci se passa en un instant seulement. Et voilà qu'aujourd'hui, et depuis plusieurs mois déjà, ils vivaient ensemble dans son chalet. Elle avait renoncé à son appartement, pourtant bien plus proche du lycée. Était-elle aussi amoureuse que lui ? C'était là sa plus grande espérance. Tandis que les dernières étoiles s'éclipsent du ciel pour laisser l'entière place à l'astre jaune, Nicolas se lève et prépare sur un plateau un petit déjeuner à l'attention de sa tendre amie.

Les toasts grillent, le soleil se lève tout juste. Mathilde semble dormir encore profondément. Un silence presque total confère un caractère irréel au lieu. Voici pourtant que celui-ci se trouve, en un éclair, brisé par un événement des plus inattendus. Il n'est pas huit heures du matin et voilà que la sonnerie du téléphone retentit.

Précipitamment, il se rue sur l'appareil pour éviter que Mathilde ne s'éveille. Les deux sonneries électroniques n'auront pas suffi à lui faire ouvrir l'œil. Nicolas se trouve sur ce point rassuré tandis qu'il se demande quelle peut bien être la personne qui l'appelle à une heure si matinale. Un mécanisme «

allô » sort de sa bouche, tandis qu'il décroche le combiné.

- Salut Nicolas, ça va ?

- Oui et toi ? Répond-il, sans s'apercevoir qu'il n'avait pas encore reconnu son interlocuteur.

- Ouais, ça va aussi. Je te réveille à cette heure, non ?

- Euh, presque mais...

- J'ai un plan pour passer près de chez toi. J'avais pensé qu'on pourrait se voir, ça fait un bail. Dit, t'en as toujours ?

- Non. Enfin, je ne sais pas. De quoi devrais-je toujours avoir ? Interroge-t-il, plus impatient encore de savoir de quoi il s'agit que de connaître l'identité cachée derrière cette voix.

- Comment quoi ? Ben du shit tiens, pas du sucre !

- Du quoi ?

- Mais t'es pas réveillé ou quoi ? Je viens de te le dire : du shit ! Bon je te rappellerai un peu plus tard, tu m'as l'air d'être encore dans le gaz. Allez salut !

- Attendez ! Qui...

- Tut. Tut. Tut...

Troublé par cette insolite conversation, il s'interroge sur la nature de celle-ci. Il n'a pas su reconnaître la voix qui lui parlait tandis que les propos qui lui étaient tenus étaient presque totalement incompréhensibles. Une chose est sûre cependant : son interlocuteur n'avait pas fait d'erreur de numéro. Il se souvient nettement que celui-ci lui a dit bonjour en mentionnant son prénom. Mais qui diable était-ce ? Absorbé par ses interrogations, Nicolas ne voit pas que l'eau bouillait depuis déjà plusieurs minutes.

À moins qu'il ne s'agisse d'une farce se dit-il. Sauf que tout ce qu'il m'a dit n'avait rien de drôle et ne ressemblait pas à une farce. Un élève facétieux alors ! Il n'en avait alors pas reconnu la voix et cette hypothèse lui sembla

aussi improbable que les autres. Sans trouver de réponse à cette question, il décide de ne plus y songer. Finir de préparer le petit déjeuner et aller la retrouver au lit, voilà ce à quoi il fallait se consacrer à présent.

Avec méticulosité, il dispose les deux bols et les deux cuillères sur le plateau, beurre quatre grandes tartines, dispose un très petit pot de confiture entre les deux bols puis enfin verse le café, accompagné pour madame d'un nuage de lait.

Du téléphone ou de l'odeur âcre du café, Nicolas ne saurait pas lequel avait tiré Mathilde du sommeil. Cependant, la voilà qui ouvre à présent les yeux. Bien que reposée, elle ne peut réprimer un petit bâillement, suivi d'un large sourire pour celui qu'à présent elle aime.

Presque sans dire un mot, elle engloutit ses tartines sans prendre le temps de les déguster. Comme chaque matin, elle se trouve tiraillée par la faim. Cette désagréable sensation ne la quitte que lorsqu'elle parvient à satiété. Nicolas, au contraire, mâche très lentement et passe plus de temps à la regarder et lui sourire qu'à s'intéresser à ce qu'il mange. Lorsqu'enfin son estomac semble apaisé, elle se met à sourire à son tour comme pour se faire pardonner de n'avoir rien dit depuis son réveil. Délicatement, elle s'approche de lui et pose imperceptiblement ses lèvres sur son cou pour y déposer un baiser.

- J'ai dormi comme un loir. Mais dis-moi, n'ai-je pas été réveillée par le téléphone ce matin ? Qui t'appelait à une heure si matinale ?

- Oui, tu as raison. C'était bien le téléphone. J'ai reçu un coup de fil des plus incompréhensibles. Tout d'abord, je n'ai pas reconnu la voix de celui qui appelait. Pourtant, je dois le connaître car il m'a tout de suite appelé par mon prénom. Ensuite, il m'a tenu des propos assez incohérents. Il disait qu'il voulait que l'on se voie, qu'il comptait passer dans la région. Et puis, il m'a demandé si j'avais du shit.

- Tu fumes du shit ? Demande-t-elle très étonnée sans attendre qu'il ait fini de parler.

- Mais non, bien sûr que non. Je n'ai pas la moindre idée de la raison pour laquelle il m'a posé cette question. Ni même d'ailleurs de son identité. C'est plutôt intrigant non ?

- Mais non, allez. C'est sûrement un élève qui te fait une farce, ou bien

quelqu'un qui s'est trompé de numéro.

- S'il s'était trompé de numéro, il ne m'aurait pas appelé Nicolas !

- Pourquoi pas, c'est peut-être une coïncidence.

- C'est un peu gros comme coïncidence.

- Allez, n'y pense plus. Viens plutôt près de moi. Pose le plateau sur le sol, je ne t'ai même pas remercié pour ce délicieux petit déjeuner au lit.

Devant les arguments imparables avancés par Mathilde, il s'incline tandis que les dernières questions qu'il se posait encore se dissolvent dans les premiers baisers qu'elle lui adresse. Revigorée par ces agapes, Mathilde se laisse aller à des jeux charnels, non dénués d'arrière-pensées. Nicolas ne tente même pas de résister à un seul instant. Mathilde est trop belle et trop sensuelle pour qu'il puisse lui tenir tête. Où que cela puisse le mener, il préfère se laisser emporter par sa fougue.

Alors qu'elle avait débuté de la meilleure façon qui soit, hormis l'incident téléphonique, la journée s'annonçait pourtant maussade d'un point de vue météorologique. Même en altitude, le ciel était bas, le soleil ne poindrait sans doute pas aujourd'hui.

La matinée de Mathilde s'annonçait plus laborieuse que celle de Nicolas. Outre la préparation de son cours du lundi après-midi, il lui fallait surtout corriger un volumineux paquet de copies rendues par ses terminales quelque temps plus tôt. Le professeur Barbon, quant à lui, se trouvait à jour de toute correction et de toute préparation. Il avait toute latitude pour occuper son temps à sa convenance, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Tandis que Mathilde s'est déjà attelée à son labeur et malgré les sourires tendres qu'elle lui adresse, il comprend qu'elle doit travailler un peu, que bientôt elle sera de nouveau libre pour peu qu'il la laisse d'abord en paix.

Pour ne plus penser à rien, il décide de s'occuper les mains afin de tuer le temps. C'est alors qu'il se souvient opportunément qu'il doit couper et ranger une corde de bois qu'on lui livra trois semaines plus tôt. Les deux stères d'ormes et de sapins sont déjà coupés à la bonne longueur mais il n'en est pas

de même pour ceux de chêne. Cette corvée de bois demande au minimum une journée entière de travail et Nicolas le sait fort bien. Il décide de se mettre à l'œuvre et de ne point s'arrêter avant que Mathilde en ait terminé avec son travail. Il aura ainsi accompli cette inévitable corvée, fut-ce partiellement. Même avec une tronçonneuse, scier des bûches d'un mètre de long et pesant trente à cinquante kilos n'est pas des plus reposants.

Pourtant, telle une bête de somme, et ainsi qu'il en décida, Nicolas ne s'accorde pas un instant de répit. Il déplace, coupe, et range les rondins et les bûches selon une méthode parfaitement rodée. La fraîcheur de l'atmosphère ne pèse pas sur ses épaules car ses efforts continus lui procurent une chaleur intérieure suffisante pour combattre le climat le plus rude. Il se trouve d'ailleurs mieux dehors à couper que dans la remise, à ranger où il a trop chaud.

De copie en copie, et de bûche en bûche, le temps s'écoule suivant le même rythme implacable. Aucun des deux pourtant ne voit tourner l'heure. Vers midi cependant, Mathilde vient enfin à bout du dernier devoir. L'un des plus concis et pourtant le meilleur de tous. Sans s'attarder un instant de plus que ce qui est nécessaire, elle enfouit son paquet de copies, à présent dûment corrigé, dans son sac et s'en va rejoindre son homme.

- J'ai terminé. Je vais préparer le déjeuner. Tu as faim ?

- Je suis affamé. Et épuisé !

Contrairement à Mathilde, il n'a pas fini son ouvrage. Cependant, il n'a pas ménagé sa peine car il est venu à bout de trois stères. L'essentiel est fait, il sait que le reliquat ne lui demandera que de minimes efforts au regard de ceux qu'il a fournis durant cette laborieuse matinée.

Remis à neuf par une longue et agréable douche, Nicolas se sent revivre. Ses mains endolories lui semblent être traversées en permanence par un courant électrique tandis que la chaleur de son corps, alimenté par un inextinguible brasier, fait perler son front. Mais enfin, lorsqu'une demi-heure s'est écoulée, des sensations normales lui reviennent. Son estomac en profite pour lui envoyer rappel à l'ordre. Mais Mathilde, la douce Mathilde, en a déjà terminé avec le repas, il n'y a plus qu'à le servir.

Depuis le matin, la même brume épaisse flotte dans l'atmosphère. Cela va sans doute durer tout le jour, ce qu'il ne les incite pas à quitter leur nid

douillet pour une activité en plein air. Cependant, Mathilde avait prévu de se rendre à Thonon-les-Bains pour effectuer quelques menus achats. Nicolas n'est pas très enthousiaste mais l'idée de passer l'après-midi sans elle lui est bien plus insupportable que celle d'aller courir les magasins. C'est ainsi qu'il se lance à la recherche, bon gré mal gré, de la paire de chaussures qu'elle convoite. Faisant mine d'une parfaite bonne humeur, il a en réalité hâte d'en terminer. Il sait cependant que maugréer ne fera pas avancer les « recherches » plus vite. Mathilde, quant à elle, est ravie de l'enthousiasme de Nicolas et se dit déjà qu'elle n'hésitera pas à lui proposer de l'accompagner de nouveau faire des emplettes, lorsque l'occasion se présentera.

Lorsque, après avoir visité quatre magasins, elle trouve son bonheur, il ne peut réprimer sa satisfaction.

- Ah, super. Elles sont superbes. Dit-il après qu'elle a définitivement arrêté son choix.

Enfin, ils allaient pouvoir rentrer, se retrouver tous les deux dans leur chalet isolé, quitter cette foule consumériste anonyme et envahissante. Sur le chemin du retour pourtant, c'est lui qui propose à Mathilde de s'arrêter.

- Tiens, j'ai un abonnement dans ce magasin. Si on louait une cassette vidéo ?

- Pourquoi pas.

- Tu viens avec moi ? Tu choisiras si tu veux.

Malgré leurs goûts cinématographiques assez différents, certains réalisateurs leur sont communs, tandis que de nombreux autres ne bénéficient que de l'admiration de l'un d'eux. Il y a enfin certains types de films que l'un et l'autre n'apprécient pas, tel le cinéma hollywoodien. La pauvreté culturelle des scénaristes génère des images à peine différentes d'un film à l'autre. Les spectateurs sont gavés de poursuites, d'explosions, de millions de dollars. Pourtant, ils n'ont pas banni l'Amérique entière de leurs choix. Mathilde goûte le cinéma oriental et particulièrement japonais. Nicolas y est plutôt rétif. Il préfère le cinéma italien ainsi que les comédies françaises. Il leur reste heureusement à partager les films que l'on qualifie d'auteurs.

Après quelques déambulations au travers de l'échoppe, ils se décident finalement pour « Jean de Florette ». À la caisse, le vendeur prend note sur son clavier puis annonce d'un air mécanique :

- Vous avez pris un abonnement de dix films chez nous. Après celui-ci, il vous en restera deux.

Interloqué, Nicolas n'en croit pas ses oreilles.

- Comment ? Mais je ne suis venu que deux fois auparavant. J'avais loué « Jeanne D'Arc » et un film de Chabrol.

-« Merci pour le chocolat », précise le vendeur. Et vous êtes revenu souvent ensuite, Monsieur.

- Mais... Mais non ! Qu'est-ce que je suis censé avoir loué alors ?

- Alors, vous avez loué « Mission impossible »...

- C'est justement impossible, dit Nicolas sans craindre d'interrompre le malheureux boutiquier.

- Puis « Stargate », ensuite...

Prenant soin de relire sur son écran à deux fois, il hésite puis, après avoir repris son souffle et avalé sa salive, il reprend :

- Voulez-vous vraiment que je poursuive, Monsieur ?

- Mais oui, ne vous gênez pas, continuez.

- Je... Jetant un regard gêné en direction de Mathilde, il continue. Le reste, ce sont des films, hum, pornographiques. Monsieur, voulez-vous que je lise les titres ?

En un instant, la consternation envahit Mathilde. Elle regarde le vendeur d'un œil incrédule puis se tourne vers celui qu'elle croyait déjà connaître un peu pour écouter sa réponse.

- Quoi ? Répond-il bruyamment.

- Je vous l'ai dit Monsieur.

- Ce n'est pas sérieux, il y a une erreur. Je n'ai jamais loué ce genre de

films. Vous êtes bien sûr de ce que vous dites ?

- L'ordinateur ne se trompe pas, Monsieur.

- Mais n'y aurait-il pas la possibilité que la fiche d'un autre client fût échangée avec la mienne ?

- Ça ne s'est encore jamais produit, Monsieur.

- Mais si j'étais venu louer ces... Ces cassettes, vous vous souviendriez de moi. C'est un peu particulier comme choix, non ?

- Oh, vous savez, Monsieur... Ces cassettes sont louées bien plus souvent que vous le pensez. Et par toutes sortes de gens.

- Et vous vous souvenez de m'avoir loué ça ?

- Je dois dire que non, Monsieur. Nous sommes quatre dans le magasin, et puis il y a beaucoup de monde. On ne peut pas se souvenir de chaque client.

- Il y a pourtant une erreur. Je n'ai jamais loué ces cassettes. Seuls les deux premiers films me concernent. C'est très humiliant comme situation, en plus mon abonnement est fichu.

- J'en suis désolé, Monsieur, mais elles ont pourtant été enregistrées à votre nom.

- Ah oui ? Comment connaissez-vous le nom de celui qui loue la cassette ?

- Pour chaque enregistrement sur un abonnement, nous demandons une pièce d'identité pour nous assurer que le client est bien le détenteur de la carte. Cependant, nous tolérons que le mari, la femme, les enfants d'un abonné viennent retirer une cassette. Un de vos proches parents peut-être ?

Peinant à contenir sa honte et sa colère, monsieur Barbon conclut :

- Bien, restons-en là. J'en ai assez entendu pour ce soir.

Chapitre 8 – Petite crise vidéo

Pour la première fois depuis le début de leur idylle, Mathilde et Nicolas dînent sans presque échanger une parole. La musique et le crépitement du feu de bois ne suffisent pas à réchauffer l'ambiance froide qui a envahi le chalet. À la fin du repas pourtant, Mathilde prend l'initiative de la conversation.

- Veux-tu que nous en parlions ?

- Je crois qu'il n'y a pas grand-chose à dire.

- Pas grand-chose à dire ? Je ne te croyais vraiment pas capable de cela. Tu m'as beaucoup déçu. Sans compter l'humiliation subie dans ce magasin devant cet inconnu. Et ton obstination pathétique à nier la plus simple des évidences...

- Mathilde, je t'assure que je n'ai rien à voir avec tout cela. J'avoue que les apparences sont contre moi mais je n'y suis pourtant pour rien. Je sais que je ne peux pas expliquer comment ces films figurent sur mon abonnement, mais sois sûre qu'il s'agit d'une tragique erreur. Veux-tu bien me croire ?

- Je croyais déjà te connaître un peu. Cet incident m'a fait douter de toi. Mets-toi un instant ma place : il y a de quoi s'interroger. As-tu seulement le plus petit élément pour plaider ta bonne foi ?

- Non, c'est vrai, pas le moindre. Cela fait plusieurs mois que nous vivons ensemble. Crois-tu que je ne t'en aurais jamais parlé avant ?

- Tu n'étais peut-être pas prêt. Ou bien pensais-tu pouvoir tenir cela secret ?

- Dans ce cas, je n'aurais pas pris le risque de t'emmener dans cette vidéothèque.

- À moins qu'il existe une grande connivence entre le vendeur et ses habitués.

- Ce qui n'était pas le cas, tu as pu le voir !

- Il était peut-être nouveau.

- Non, ce n'était pas un nouveau...

- Tu le connaissais alors ?

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne sais pas s'il est nouveau. Je te jure que je n'avais mis les pieds dans ce magasin que deux fois avant ce soir. Il y a forcément une explication rationnelle à tout cela. Et je la trouverai, crois-moi.

- C'est bien une formule de prof de maths ça. En dépit des apparences qui te sont très défavorables, je veux bien admettre une autre explication si tu parviens à la démontrer. Je veux croire en toi car je t'aime. Même si c'est toi qui les a louées, ne t'en fais pas trop, je ne serais pas choqué que tu l'aies fait, mais vexée que tu l'aies tu. Allons, passons à autre chose. Je débarrasse la table pendant que tu prépares cette cassette.

En dépit de la simplicité et de la beauté de l'histoire, Nicolas ne parvient pas à s'intéresser à l'intrigue. Les paroles du vendeur résonnent encore à ses oreilles tandis que son esprit est tout entier occupé à chercher une cause possible à cet incident. Mathilde semble avoir déjà tout oublié tant elle est passionnée par l'histoire qui se déroule sur le petit écran. Elle est à mille lieues de se douter que Nicolas se torture les méninges, sans succès, pour se disculper.

Lorsque le film se termine, elle s'aperçoit qu'il maugrée toujours. Son visage fermé en témoigne. Avec tendresse, elle lui redit de ne plus y penser et pour l'apaiser complètement, lui promet que cela n'a, à présent, plus d'importance pour elle. Le cœur plein d'amour, elle s'approche de lui, l'enserme et l'embrasse dans le cou avec tant de douceur que ses baisers en sont presque indicibles.

Miné par ces tracasseries, il se laisse néanmoins convaincre et décide de ne plus y songer, du moins jusqu'au lendemain. La nuit porte conseil. Il se dit qu'il faut s'en remettre à cet apophtegme et que tout sera sans doute plus clair lorsque le jour nouveau poindra.

Machinalement, et comme si ses pensées ne l'avaient pas quitté de la nuit, il s'interroge pour savoir s'il a trouvé la clé de l'énigme qui le taraude. Malheureusement, il semble bien qu'il en soit resté au même point que la veille. Il n'y a pas le moindre commencement d'explication qui lui soit venue à l'esprit durant son sommeil. Non pas pour se faire pardonner, puisqu'il n'a rien à se reprocher, mais pour la rassurer et lui faire plaisir, il décide de lui préparer son petit déjeuner et de lui apporter au lit. Cela lui plaira se dit-il,

tant elle semblait avoir apprécié la fois précédente.

Pensant à cela, il se souvient des détails de ce petit déjeuner. Le café, les tartines, le câlin qu'ils firent ensuite. Ces douces pensées le réconfortent tandis qu'il dépose de la confiture sur un long morceau de pain. Tendrement, son regard s'égare, flotte dans le vide. Le flou s'installe dans ses yeux. Brusquement pourtant, la réalité le rappelle à l'ordre. La cafetière sonne, le café est prêt. Machinalement, ses yeux se portent sur le téléphone avant de s'apercevoir que c'est la sonnerie de la cafetière électrique. C'est alors qu'un détail oublié lui revient en mémoire à propos du dernier petit déjeuner. Mathilde avait été réveillée par le téléphone. Il avait parlé avec une personne qui le connaissait mais qu'il n'arrivait pourtant pas à identifier. Son souvenir de cette conversation n'est pas très net mais une chose lui est restée en mémoire : il n'avait pas compris ce que lui voulait son interlocuteur. Ses propos étaient abscons. Il avait cru sur le moment que cette personne le connaissait effectivement puisqu'elle l'avait appelé par son prénom. Mais à présent, et à la lumière de l'incident de la veille, il se dit que cet appel téléphonique ne lui était finalement pas destiné. Peut-être, son correspondant avait-il l'impression de parler à un autre Nicolas. Mais pour que cela soit plausible, il faut que ce soit un autre de Nicolas Barbon se dit-il. Car même si ce mystérieux interlocuteur avait cherché son numéro de téléphone dans l'annuaire, il fallait bien qu'il en connût le nom, sans quoi il n'aurait jamais pu composer mon numéro. Sans plus songer au petit déjeuner qu'il avait préparé pour Mathilde, il continue d'explorer mentalement cette voie nouvelle.

Fort de cette nouvelle hypothèse, il parvient à se souvenir d'un incident tout à fait mineur qu'il pensait avoir oublié. Le garagiste qui lui avait aussi téléphoné pour une histoire de factures impayées. Là, les choses étaient plus précises que pour sa conversation avec l'inconnu. Le garagiste lui avait, lui aussi, téléphoné après avoir trouvé son nom dans l'annuaire et il cherchait bien un Nicolas Barbon. Ces éléments mis bout à bout, il entrevoit enfin une explication plausible au mystère des cassettes. Si un homonyme habite dans les environs, il est très possible que l'on m'ait pris pour lui. Cela explique les appels du garagiste puis de l'inconnu. À l'inverse, se dit-il, si l'on a pu me prendre pour lui, on a pu aussi le prendre pour moi. Ainsi, si par une quelconque coïncidence il est lui aussi client de cette vidéothèque, le vendeur aura pu, sur présentation de sa carte d'identité, enregistrer ses films sur mon abonnement.

Satisfait de ses réflexions, il revient à son occupation première. Le café fume dans la tasse, de longues et appétissantes tartines sont disposées sur le

plateau. À pas de loup, il se dirige vers la chambre sans prendre conscience de l'inutilité de cette précaution. Pourquoi ne pas faire de bruit puisqu'il va la réveiller pour qu'elle déjeune !

Les membres encore à demi paralysés par le sommeil, elle ouvre doucement les yeux. Lorsque son premier regard se pose sur lui, un léger sourire s'empare de sa bouche, sa main s'approche de la sienne. Aucun ressentiment ne semble l'animer. Les événements de la veille paraissent avoir été lavés par la nuit comme la pluie balaie un trottoir crasseux. Tout semble oublié et Nicolas n'en est que plus heureux. La veille au soir, et particulièrement durant ce dîner pesant, son cœur était serré. Bien qu'il fût de bonne foi et qu'il n'eût rien à se reprocher, il lui était impossible de se défendre rationnellement. Il imaginait déjà qu'il allait perdre l'amour de Mathilde. Il la voyait se détourner de lui au prétexte d'une moralité discutable tandis qu'il ne comprenait pas lui-même ce qui lui arrivait. Tout lui semblait si irréel qu'il ne voyait pas d'issue possible à l'inextricable situation dans laquelle il se trouvait. Pourtant, la nuit lui avait porté conseil ainsi qu'il se l'était dit en se couchant. "La nuit porte conseil". Cette simple phrase est à présent bien plus pour lui qu'un simple adage : un véritable aphorisme.

Que faire maintenant ? Se demande-t-il. Dois-je lui faire part de ces déductions matinales dès à présent, ou bien profiter du moment présent et en parler plus tard ? Il brûle de clamer son innocence et pourtant il craint secrètement de n'être pas convaincant. En langage mathématique, ses réflexions ne sont que des conjectures, pas une démonstration. Pris dans la nasse de ses pensées, il ne s'est même pas aperçu que Mathilde avait déjà englouti son petit déjeuner. Les cheveux en bataille, l'œil à présent vif, elle n'est jamais plus belle à ses yeux que lorsqu'elle est ébouriffée. Tout près d'elle, il peut sentir son parfum tenace qui, même après une nuit, ne s'est pas totalement estompé. Sa bouche embrasse son nez, ses yeux, ses joues puis, après avoir glissé le long de son cou, elle s'approche de son oreille et lui murmure d'un ton empreint d'une forte complicité :

- Oublions tout cela. Je t'aime et tout le reste m'indiffère.

Soulagé par cette absolution, Nicolas l'embrasse à son tour puis l'enveloppe de ses bras. Une petite pensée pourtant s'insinue dans son esprit sans qu'il puisse la chasser. Il devra lui parler, lui faire part de ces incidents antérieurs et de ses découvertes.

Chapitre 9 – Grand crise au lycée

L'incident était clos, du moins pour un certain temps. Nicolas s'était promis que l'on reparlerait de cette histoire mais que, loin de la subir, ce serait cette fois-ci lui qui déciderait du cours des événements. Il pourrait choisir le moment, le lieu et surtout ce qu'il en dirait : un ensemble de faits prouvant sa bonne foi et son innocence. Ainsi la semaine avait-elle repris : faite de jours tranquilles et routiniers, où alternaient les heures de cours, les déjeuners avec Arnaud, les retrouvailles, le soir, avec Mathilde.

Pourtant, en ce mercredi matin, un événement inattendu se produisit. Au cours de la pause de dix heures, monsieur Barbon relève le contenu de son casier : le journal de l'école, un tract syndical et une enveloppe cachetée portant l'en-tête du lycée. Intrigué, il l'ouvre sans plus attendre, la déchirant même par trop d'impatience.

Un simple feuillet au format A5, dont le titre en très gros caractères ne peut échapper à personne : «Convocation». Le directeur de l'établissement souhaite le rencontrer le jour même, à la fin de ses cours. Il pense d'abord à Mathilde qui sera déjà chez eux et qui l'attendra plus longtemps que prévu. Qu'importe, cela ne sera sans doute pas long, se dit-il sans interrogation aucune sur le motif de cette démarche. La seule chose qui l'intrigue cependant est le formalisme de celle-ci. Le professeur Barbon connaît bien le directeur et c'est bien la première fois qu'il le convoque pour lui parler. Mais enfin, peut-être est-ce assez urgent et n'a-t-il pas trouvé de moyen plus rapide pour l'entretenir. Il n'allait tout de même pas envoyer un surveillant jusque dans sa classe pour lui remettre une invitation.

Tous les professeurs et, plus sûrement encore, tous les élèves se font la même réflexion lorsque retentit la seconde sonnerie de dix heures : la pause est décidément bien trop courte. Nonobstant cette pensée lancinante mainte fois ressassée, les professeurs se doivent d'avoir une ponctualité exemplaire. L'irrespect et l'insolence sont devenus une sorte de sport auquel s'adonnent avec plaisir nombre de collégiens et lycéens. Pourtant, en dépit de ces humeurs nouvelles, certains professeurs sont parvenus à conserver le respect, voire l'admiration et l'affection de leurs élèves. Pour d'autres au contraire, le calvaire annoncé par les médias est bien le leur. L'aura du professeur Barbon ne s'est jamais ternie, un constant respect lui a toujours été témoigné. Le lien qu'il a su tisser entre eux et lui ne s'est jamais brisé. Ainsi qu'il le fait à chaque cours en pénétrant dans la salle de classe, il lance :

- Bonjour à tous ! Bien, je vais faire l'appel.

Poliment et promptement, chacun répond à l'appel de son patronyme, excepté les absents pour qui une voix anonyme lance sobrement au travers de la pièce « absent ». Tandis qu'il s'affranchit de cette besogne administrative, il ne remarque pas immédiatement les sourires mal dissimulés de ses élèves. Pourtant, après quelques instants, une légère rumeur, à peine audible, semble flotter. En y réfléchissant, le professeur songe que ce n'est pas habituel et porte davantage attention à son assemblée. Bien que chacun continue de répondre poliment à l'appel qui lui est fait, nombre de ses élèves arborent un sourire narquois. Je dois me faire des idées se dit-il, puis poursuivant consciencieusement sa tâche, il ne peut que constater que le phénomène se poursuit ; ce n'est pas une simple pression.

Le silence se fait enfin lorsqu'il distribue une série d'exercices à faire dans les deux heures qui viennent. Trois groupes de cinq problèmes à résoudre, tel est le programme qu'il a réservé à ses élèves ce matin. Lorsqu'enfin arrive la correction du premier lot, un léger murmure s'élève. Un élève va se trouver désigné pour apporter sa solution au tableau. Chacun, plus par principe que par crainte, redoute d'être choisi. Leur professeur parcourt visuellement la liste de ses élèves puis s'arrête sur un nom qu'il lance à haute voix :

- Nathalie Perdaux ! L'une des meilleures se dit-il.

En quelques minutes en effet, elle résout les équations avec une aisance qui stupéfait certains de ses camarades de classe. Tout est clair, limpide. Monsieur Barbon la félicite avant d'ajouter :

- Quelqu'un veut-il poser une question ?

- Moi, Monsieur, répond Laurent, l'un des élèves les plus dissipés de la classe.

- Elles sont bien vos cassettes ?

À ces mots effrontés, l'essentiel de la classe, y compris les meilleurs élèves, s'esclaffe puis éclate franchement de rire.

- Mais de quoi veux-tu parler ?

- Bah, de vos cassettes. De vos cassettes pornos ! Vous louez bien des

cassettes de cul, non ? Tout le monde le sait !

En un instant, Nicolas sent monter en lui une atroce panique. Ses membres se crispent, un froid intense envahit son corps tout entier. Il a l'impression que le flot de son sang s'est arrêté. En même temps, il sent battre sa tempe au point de l'entendre résonner dans son crâne. Puis, il tente de se ressaisir, de trouver une réponse rationnelle, de ne pas perdre la face devant ses élèves. Mais que dire, rien ne lui vient à l'esprit. Comment va-t-il seulement pouvoir terminer son cours dans ces conditions ? Si certains d'entre eux savent cela, tous le sauront à très brève échéance. Il ne faudra pas plus d'une journée pour qu'une rumeur comme celle-ci se propage dans toutes les classes. Sans même pouvoir avoir de remords puisqu'il n'a rien fait de répréhensible, il réalise son impuissance et mesure la force de l'injustice qui, en ce moment même, s'abat sur lui. Même lorsqu'il aura réussi à démontrer qu'il n'était pour rien de cette histoire, sa réputation sera ternie gravement et pour de très longues années. Sa probité sera ravalée au rang d'imposture démythifiée. Tout ce qu'il a édifié se trouve, en un instant, balayé par un vent ravageur dont il sait fort bien qu'il ne pourra en endiguer la force.

La soi-disant barrière infranchissable qu'il peut exister entre élèves et professeurs ne sera même pas la plus mince des digues pour arrêter cette onde de choc. Rien ne la stoppera, plus aucun événement ni aucune personne ne pourra empêcher son insidieuse propagation. Lorsque les professeurs le sauront (et peut-être qu'en ce moment même, plusieurs en rient ou s'en indignent déjà), dix puis vingt, puis tous le sauront au cours des vingt-quatre prochaines heures. De là, la direction de l'établissement sera informée par quelque personne bien en vue.

Voilà quelles sont les pensées qui lui viennent à l'esprit tandis qu'il traverse la cour principale pour se rendre à la cantine où son ami, peut-être son dernier soutien à l'heure qu'il est, l'attend pour déjeuner.

- Salut ! Tu vas bien ? Lui assène-t-il après avoir lancé un « bon appétit » à la cantonade.

- Oui et toi ?

Loin de penser lui cacher la vérité sur les regrettables événements qui le poursuivent, Nicolas répond franchement :

- À vrai dire, pas très bien aujourd'hui. Je me trouve dans une situation

délicate et je ne vois pas bien comment m'en tirer.

- Oui, je sais. Je suis déjà au courant. Tous les élèves ne parlent que de ça au C.D.I. et les profs aussi. Je dois dire que tu t'es mis dans une de ces situations...

- Tu sais, je n'y suis pour rien. C'est une sorte de machination qui s'est mise en place contre moi. J'ai découvert ce qui m'arrivait par hasard, un peu comme toi ou les autres. D'ailleurs, je pensais être le seul, avec Mathilde, à être au courant de ce cauchemar et je ne sais vraiment pas comment cela a pu se savoir. Nous n'en avons encore parlé à personne !

- Tu sais, ce genre d'information court très vite.

- Tout de même !

- Veux-tu me raconter ce qui s'est vraiment passé ? Depuis ce matin je n'ai fait qu'entendre des rumeurs plus ou moins concordantes. Les choses les plus folles commencent à se raconter. À mon avis, tu devrais aller voir le directeur de toi-même. Il saura de toute façon. Et puis tu le connais et tu t'entends plutôt bien avec lui. Il vaut mieux qu'il entende ta version en premier, je t'assure.

- Le directeur ! À ces mots, la convocation reçue dans la matinée lui revient à l'esprit. C'est trop tard. Je pense qu'il sait déjà. J'ai reçu ce matin une convocation dans mon casier. Je dois le voir ce soir après les cours. Ce doit être pour ça. Je ne vois pas d'autre explication.

- Effectivement ! J'espère que tu sauras te montrer convaincant. Mais en attendant, si tu me disais ce qui t'arrive vraiment.

- Je ne le sais pas moi-même. Ce matin au réveil, je me retrouve avec cette histoire de cassettes que j'aurais soi-disant louées. Une dizaine. Rien que des pornos.

- Et ce n'est pas toi qui les as louées ?

- Mais non, pas du tout. Je n'ai ni envie ni besoin de ça, surtout depuis qu'il y a Mathilde.

- Et que s'est-il passé ? Comme a-t-on su ? On les a retrouvées chez toi, on t'a

vu entrer dans... Dans un magasin spécialisé ?

- Le pire, c'est que je n'en sais rien. Les cassettes, je ne les ai pas et je ne les ai jamais eues. Et je ne suis jamais allé dans ce genre d'endroit. Je ne comprends pas comment cela a pu arriver, je te jure que je n'y suis pour rien. Ah ! Le scandale que cela va faire dans le lycée, je n'ai vraiment pas mérité cela. Enfin, j'espère que le directeur saura voir et apprécier ma bonne foi et qu'il m'aidera à sortir de ce guêpier, je ne sais pas comment d'ailleurs.

- Ce n'est en tout cas pas son intérêt de laisser ce genre de rumeur se propager dans le lycée. Dans quelques heures tout au plus, il va commencer à recevoir des coups de fil de la part des parents d'élèves. Ça ne va pas être facile pour lui.

- Je n'en doute pas. Pourtant, crois-moi, ce n'était pas facile tout à l'heure avec mes élèves qui me riaient au nez. C'était un calvaire. Je n'ai jamais été si heureux d'entendre la sonnerie qu'aujourd'hui.

- Monsieur Barbon, entrez !

Déjà assis face au directeur, il bredouille un «bonjour », atone et sans conviction.

- Vous savez sans doute pourquoi je vous ai convoqué.

- Je ne l'ignore pas, Monsieur.

- Bien ! Sachez tout d'abord que la situation est devenue très difficile ici. Depuis quelques heures, les parents d'élèves ne cessent pas d'appeler. Le plus souvent pour m'insulter et pour me menacer de retirer leurs enfants si des mesures ne sont pas prises. Je ne vous cache pas que la situation est grave et que votre position n'est guère favorable. Cependant, je n'ai jusqu'ici jamais eu à me plaindre de vous et nous avons toujours entretenu des relations honnêtes. Aussi, ai-je souhaité vous rencontrer afin d'apprendre de votre bouche ce que vous avez à dire à propos de cette très regrettable affaire. Il y va de soi que ce que vous allez me dire va influencer ma décision, et plus tard celle du rectorat, vous concernant. Je vous écoute, Monsieur Barbon.

De façon aussi inhabituelle qu'extraordinaire, le professeur Barbon sent son

propre contrôle lui échapper. Ses idées sont floues, presque embrumées ; son regard ne parvient pas à cerner les yeux de son interlocuteur. Cependant, il lui faut répondre, se défendre, mieux : se blanchir. Tentant de rassembler ses idées, il prend enfin la parole :

- Je... Tout d'abord, Monsieur le Directeur, sachez que je n'y suis pour rien dans cette affaire. J'ai appris cela ce matin. Cela m'est comme ainsi dire tombé dessus. Je vous assure que je n'y suis pour rien dans cette affaire, Monsieur. Je suis comme vous, je ne comprends pas ce qui est arrivé.

- Bien. S'il en est ainsi, je suis au regret de vous dire que je suis dans l'obligation de vous suspendre en attendant l'inspection académique. Bien entendu, vous conserverez votre poste et votre traitement jusqu'à ce que cette pénible histoire soit éclaircie. J'espère que vous vous rendez compte dans quelle situation vous nous avez mis, monsieur Barbon ?

- Mais, Monsieur le Dir...

Malgré son énervement à présent bien visible, plus aucun son ne semble pouvoir sortir de sa bouche. Il s'agite de plus en plus tandis que plusieurs gouttes de sueur perlent à présent son front. Une bouffée de chaleur l'envahit, la rage s'empare de lui, tandis qu'il lui semble qu'il s'étrangle.

- Monsieur le Directeur ! Finit-il par hurler en se redressant vivement.

Sa voix perce le silence, enfin. Presque en nage, il se frotte la nuque, regarde autour de lui lorsqu'un frisson glacial mais salvateur parcourt son dos. Il fait nuit noire, il est dans son lit aux côtés de Mathilde. Tout ceci n'était qu'un cauchemar. Un sentiment de joie, presque de bonheur, l'envahit alors. Cette tempête annoncée n'existe pas, elle n'était que le fruit de son imagination, un simple signe de son inquiétude, de son angoisse liée à ces événements qui le poursuivent bien malgré lui.

Chapitre 10 – À l'approche des vacances

Près de quatre semaines après le reste de la France, la nature de la Haute-Savoie s'offre enfin une renaissance aux alentours du chalet de Nicolas. L'hiver est à présent terminé. Même dans les plus hautes altitudes alpines, la neige n'ose plus s'aventurer, cependant que l'immense manteau blanc accumulé pendant la mauvaise saison n'a pas encore disparu. Pendant plusieurs mois encore, ces stigmates seront visibles depuis les plus basses vallées, cependant la nature est à l'œuvre. De nouveau, les fleurs envahissent les prés, la couleur jaune se mue doucement en vert dans tous les pâturages, sur toutes les collines et dans tous les jardins. Les vaches quittent leurs étables et s'en retournent dans leurs alpages malgré les températures encore basses en altitude.

Le ciel de Nicolas s'est lui aussi éclairci. L'incident des cassettes vidéo n'a jamais été divulgué tandis que Mathilde juge probable l'explication que Nicolas lui a fournie voici déjà plusieurs semaines. L'année scolaire approche désormais de sa fin, tant il est notoire que le mois de mai est peu propice au travail, tant à l'école que dans les entreprises françaises. Attachés à leurs ponts, parfois transformés en viaducs, les Français goûtent avant l'heure les délices des vacances sous les beaux jours. Comme toutes les années précédentes et au grand dam des patrons, chefs d'entreprise et autres « capitaines d'industrie », les travailleurs de France ne leur consacreront guère plus de dix à douze jours ce mois-ci.

Toujours très amoureux l'un de l'autre, Mathilde et Nicolas vivent des jours heureux. Le bonheur se conjugue à la fois au présent et au futur tant ils se mettent à former de projets. Parmi ceux-ci, celui de leurs prochaines vacances d'été est le plus immédiat. Après avoir hésité un certain temps, ils se sont fixés sur deux destinations assez opposées. Ils s'apprêtent à passer la plus grande partie du mois de juillet en Italie. Ni l'un ni l'autre, malgré la proximité du pays, n'a posé le pied en terre italienne. Mathilde, la plus passionnée des deux pour ce voyage, en a pris en charge la préparation. Déjà, elle s'est rendue dans plusieurs agences de voyages, sans bien sûr négliger la consultation d'ouvrages ornés de photos, toutes idylliques.

Malgré les distances à parcourir, elle envisage tout à fait sérieusement de visiter trois régions. La Vénétie avec bien sûr Venise en point d'orgue. Plus encore que la traditionnelle promenade en gondole, elle rêve de s'asseoir à une terrasse de la place Saint Marc pour simplement s'imprégner de la beauté du lieu. Ensuite viendra l'Ombrie qui sera plus une transition vers la Toscane

qu'une destination finale. Dix jours complets ne seront pas de trop pour venir à bout de toutes les expéditions qui figurent sur son plan de route. On y trouve pèle-mêle et sans que l'ordre en soit encore établi : Sienne, Florence, Pise et même l'île d'Elbe. Pourtant, tout n'est pas prêt, loin de là. Elle attend encore la confirmation de certaines réservations et particulièrement celle de cette superbe villa avec piscine non loin de Florence.

Le mois d'août, en dépit des conditions climatiques parfois aléatoires, fera l'objet d'un séjour dans le Morbihan. Très attaché à cette région alors qu'il ne s'y est rendu qu'en très peu d'occasions, c'est Nicolas qui en a décidé ainsi. Là, tout est plus facile, car malgré le nombre croissant de touristes, cette région est demeurée sauvage en certains endroits et il n'est guère difficile d'y trouver à se loger.

Vers onze heures, l'une des rares personnes du village à ne pas être en congé se présente. Le facteur leur apporte le courrier. Mathilde est ravie car elle voit dans les mains de celui-ci une grande enveloppe postée depuis l'Italie. Cependant, ce n'est pas là le seul pli que l'employé de poste lui remet. Une lettre recommandée est adressée à Nicolas Barbon et il lui faut signer l'accusé de réception.

- Puis-je le faire à sa place ? je suis sa femme ! Demande Mathilde en mentant à demi.

Comme dans tous les petits villages, le facteur connaît fort bien ses usagers. Il sait que Mathilde est la compagne de Nicolas mais il ignorait qu'ils étaient mariés. D'autant plus que celle-ci continue de recevoir du courrier, ici, au nom de Faramant. Sans dire un mot, il opine de la tête en lui tendant un stylo.

En dépit de leur intimité, de leur amour, Mathilde ne songe même pas à ouvrir cette lettre, bien que celle-ci l'intrigue. Jusqu'alors confortablement installée dans le jardin, elle se résout à porter ce pli à Nicolas pour ensuite seulement retourner à sa lecture. Mais auparavant, son impatience lui commande d'ouvrir sa propre lettre. Sa réservation est-elle enfin confirmée ? D'un geste saccadé et emprunt d'une certaine excitation, elle déchire le haut de l'enveloppe à l'aide de l'ongle de son pouce et, enfin, extrait la lettre. D'un rapide coup d'œil, elle la parcourt en diagonale : réservation acceptée... Acompte encaissé... Paiement du solde quinze jours avant le début de location... Salutations, le tout dans un impeccable français. Tout à sa joie elle court lui annoncer la bonne nouvelle, non sans lui apporter la lettre qui lui

est destinée.

- Tu es content ?

- Mais oui bien sûr. Mais je n'étais pas inquiet. Je ne vois pas pourquoi la réservation n'aurait pas été acceptée.

- L'essentiel est prêt à présent. Il me tarde déjà d'y être. Tiens, il y a une lettre pour toi, recommandée. J'ai signé à ta place. J'ai même dit au facteur que j'étais ta femme.

D'un sourire amusé, il répond :

- Et il t'a crue ?

- Je ne sais pas. Je pense que oui, puisqu'il m'a laissé signer !

- Cela fait déjà quelques années que je vis dans ce village. Et tout se sait ici. Si nous étions mariés, même sans qu'aucune personne d'ici fût invitée, le facteur, comme tous les autres d'ailleurs, le saurait. Ce dont il est sûr cependant, c'est que tu habites ici que nous vivons ensemble. Bien, fais-moi voir cette lettre. Ça part mal, c'est un huissier. J'ai déjà payé des impôts pourtant. Dit-il comme pour se rassurer.

Après quelques instants de lecture, Mathilde s'impatiente déjà.

- Alors ! Que dit cette lettre ?

Un instant consterné, puis abasourdi, Nicolas finit par répondre, presque avec difficulté :

- Je... Ça continue. On m'écrit pour me demander de l'argent. L'huissier qui m'adresse ce courrier va passer lundi pour procéder à un « recouvrement amiable ».

- Et pour quelle raison dois-tu cet argent ?

- Une télévision, payée par un chèque en bois : sept mille francs.

- Tu as acheté une télévision sept mille francs, et tu l'as payée avec un chèque sans provision ? Quand ?

- Non, tu ne comprends pas. Je n'ai jamais acheté cette télévision. Ce n'est pas moi. Depuis quelque temps, on me prend pour un autre.

- Explique-toi mieux, je ne comprends rien de ce que tu racontes. Comment ça, « On te prend pour un autre » ?

- Tu as raison, je vais tout te dire. J'étais jusqu'à présent encore perplexe, j'avais parfois du mal à y croire moi-même mais à présent, cela ne fait plus le moindre doute dans mon esprit. Tu te souviens de ces cassettes vidéo ?

- Oui, qu'est-ce que cela a à voir à avec cette histoire de télévision ?

- Tout, justement. Je t'avais dit à l'époque que cela pouvait très bien être une autre personne que moi portant mon nom. Tu étais sceptique sur cette éventualité mais enfin tu l'avais admise. Eh bien, à présent je suis sûr que c'est bien de cela qu'il s'agissait ! Ne m'interromps pas. Je sais exactement ce que tu te dis en ce moment : que mon raisonnement ne tient pas debout, qu'il peut s'agir d'une erreur, voire d'une coïncidence.

- Oui, c'est exactement cela !

- Eh bien figure-toi que tu ne sais pas tout. Ce ne sont pas les seuls incidents, loin de là. Lorsque je t'aurai raconté le reste, tu seras convaincue qu'il y a bien un autre Nicolas Barbon à Évian ou dans ses environs. Au début de l'année, alors que nous nous connaissions à peine, j'ai reçu un coup de téléphone d'un garagiste. Il m'appelait parce que je n'avais pas réglé une facture. Seulement, je n'étais jamais allé dans son garage. Il avait tout simplement trouvé mon nom dans l'annuaire et il s'est avéré plus tard que le vrai propriétaire de la voiture était un autre Nicolas Barbon. Le garagiste l'a vu. J'ai vite oublié cet incident et je n'y ai plus pensé jusqu'à l'incident des cassettes. Quelques semaines plus tard, c'était une dizaine de jours avant notre premier dîner, j'ai reçu une lettre de l'hôpital, ou plutôt une facture. Il s'agissait d'une radiographie que j'aurais passée après m'être rendu aux urgences. Pourtant, je ne suis jamais allé aux urgences à Évian. Si ce n'est pas moi, ça ne peut être que lui, cet autre Nicolas Barbon. Tout cela n'était pas assez clair pour moi à cette époque. Ce n'étaient que des incidents mineurs, des erreurs ou des coïncidences, je ne sais pas. En tout cas, je n'y ai guère prêté attention. Une seule chose occupait tout mon esprit : tu venais de surgir dans mon horizon et peu de temps après, tu l'occupais tout entier. Mais ce ne sont pas là les seuls incidents. Il y eut aussi un coup de téléphone de l'un de ses amis, assez

tôt, un dimanche matin. Les propos de mon interlocuteur, que je n'ai pas reconnu, étaient incompréhensibles. Pourtant, c'était bien à Nicolas Barbon qu'il voulait parler. Il a finalement raccroché sans me dire qui il était. Aujourd'hui, c'est l'huissier. Ces incidents mis bout à bout, cela ne peut plus être de simples erreurs. J'ai forcément un homonyme qui habite tout près de chez nous.

Stupéfaite par les révélations de Nicolas, Mathilde ne peut rien faire d'autre que d'acquiescer silencieusement.

- Avec tout ce qui est déjà arrivé ces derniers mois, je crains que d'autres événements se produisent encore. Apparemment, cet homme-là est un mauvais payeur : le garagiste, l'hôpital, la télé, cela commence à faire beaucoup.

- Et pourquoi ne m'as-tu rien dit avant ?

- Je n'avais pas fait la relation entre tous ces faits. Pris un à un, ils sont tous insignifiants. Et puis en ce qui concerne le garagiste et l'hôpital, nous nous connaissions à peine.

- Que comptes-tu faire ?

- Que veux-tu que je fasse ? Y a-t-il seulement quelque chose qui puisse être fait ? Je ne peux prouver ma bonne foi qu'au coup par coup.

- Je voulais dire pour l'huissier. Comptes-tu lui téléphoner ?

- Cela me semble bien inutile. Il ne me croira sans doute pas sur parole. S'il vient, je pourrai lui montrer mes papiers, lui faire voir que ma télé est vieille.

-Ça ne veut rien dire. Tu pourrais cacher la neuve et exhiber la vieille !

- Tu as raison. Enfin, on verra, il vaut mieux qu'il vienne. Et puis, lundi, nous serons en congé. Ça ne nous dérangera pas. N'y pensons plus et profitons de ce long week-end, d'accord ?

Tandis qu'il croque avec délectation sa sixième tartine, Nicolas aperçoit une voiture noire, sombre comme corbillard, se dit-il intérieurement, emprunter

le chemin qui mène jusqu'à leur chalet.

- Tiens, je crois que c'est l'huissier !

- Eh bien, il est plutôt matinal : il est tout juste neuf heures. Il ne manque pas de culot.

Monsieur Ribonnat gare sa voiture à côté des deux autres. À peine est-il descendu qu'il jette un rapide coup d'œil professionnel sur l'ensemble : marques et modèles des automobiles, aspect extérieur de la maison, aménagement du terrain. Ses longues années d'expérience lui ont appris que des personnes disposant parfois de confortables revenus au point de planter des arbres à plus de quinze mille francs pièce, se révèlent parfois être de mauvais payeurs. Après avoir parcouru la cinquantaine de mètres qui le séparaient de la maison, il se trouve nez à nez avec ses « clients » au détour d'un mur. Confortablement installés sur la terrasse, Mathilde et Nicolas lui adressent un salut poli avant de lui proposer une tasse de café :

- Nous finissons de déjeuner, excusez-nous !

- Mais je vous en prie, c'est bien naturel. Il faut dire que je suis bien matinal. Et pourtant vous êtes déjà mes deuxièmes..., ma deuxième visite.

- Voulez-vous prendre une tasse de café ? De thé peut-être ?

- Je vous remercie, je veux bien café, oui.

Décidé à en finir au plus tôt, Nicolas interpelle l'huissier sans ambages :

- Autant vous le dire tout de suite, Monsieur...

- Ribonnat.

- Monsieur Ribonnat, je ne suis pas la personne que vous recherchez. Bien sûr, je suis bien Nicolas Barbon. Mais je ne suis pas le bon. Figurez-vous, que depuis un certain temps déjà, d'autres personnes m'ont déjà pris pour lui, notamment pour des factures impayées, aussi ne suis-je pas étonné de votre visite.

Esquissant un petit sourire vicieux derrière ses lunettes rondes, l'huissier réplique d'un ton toujours poli.

- Vous savez, Monsieur Barbon, je suis tout disposé à vous croire. Sachez cependant que depuis que je fais ce métier, on m'a déjà fait le coup plusieurs fois. C'étaient la plupart du temps des manœuvres dilatoires. Ce sont en général des personnes qui connaissent beaucoup de ficelles pour échapper à leurs créanciers. Mais ce genre d'argument est vérifiable, même si cela nous prend un peu plus de temps. Je ne vous cacherai pas que nous, huissiers, essayons de résoudre un dossier le plus vite possible et que la première chose que nous faisons est de rechercher dans l'annuaire le nom du débiteur que nous confie notre client. Parfois, l'adresse figure dans le dossier, et là c'est encore plus facile car il n'y a pas de contestation possible. Mais il arrive aussi que l'adresse soit périmée, ce qui est d'ailleurs votre cas. Votre dossier mentionne une adresse mais il semble que vous ayez déménagé depuis.

- Je ne serais pas étonné que cette adresse soit parisienne.

- En effet, c'est exactement le cas. Vous habitiez Paris auparavant ? Remarquez, vous avez bien fait de déménager, on est tout de même mieux ici, non ?

Imprimant un sourire sur ses lèvres, Nicolas, qui a bien sûr flairé le piège, répond, narquois :

- Pas du tout ! Je n'ai jamais habité Paris de ma vie, tout juste m'y suis-je rendu en quelques occasions.

- Alors, comment saviez-vous ?

- C'est très simple. Il y a quelques mois, un garagiste, dont je pourrai vous donner l'adresse, m'a appelé pour une facture impayée. Celui-ci avait pris la précaution de photocopier la carte grise de son client. Et sur cette carte, bien sûr, figurait une adresse.

- Oui, c'est un premier point. Si vous pouvez me donner le nom de ce garagiste...

- Je sais que cela ne prouve rien mais je peux aussi vous montrer ma télévision. Vous verrez qu'elle est déjà ancienne et qu'elle ne peut certainement pas valoir ce que vous cherchez à récupérer.

- Mmmm, oui. Enfin comme vous dites, cela ne prouvera pas grand-chose.

Vous étiez prévenu de ma visite, vous avez pu cacher l'objet du litige. Et puis le motif de ces premières démarches est la conciliation. Établir avec vous un plan de remboursement, obtenir un accord de principe, enfin vous voyez... On n'en est pas encore à pratiquer la saisie de vos meubles, hi, hi.

Son rire, à la fois aigu et étouffé, trahissait le plaisir qu'il prenait dans son métier.

- Je l'espère bien. D'ailleurs, répond Nicolas d'un ton cette fois beaucoup plus sec, rien n'indique que je sois le créancier que vous recherchez. Vous possédez un chèque sans provision sur lequel figure une adresse périmée. Or ce chèque a été émis dans cette région, peut-être dans cette ville. Je porte le même nom que cette personne, et alors ? J'imagine qu'il existe des dizaines de Nicolas Barbon dans toute la France, non ?

- Tout cela est juste, Monsieur. Répond l'huissier redevenu sérieux.

- La banque émettrice dispose peut-être de ses nouvelles coordonnées, à moins que son ancien propriétaire ait sa nouvelle adresse, ou que sais-je encore.

- Nous savons tout cela, Monsieur. Nous disposons de plus d'outils que nécessaire pour retrouver quelqu'un. La loi nous autorise à puiser dans de très nombreux fichiers nationaux : les opérateurs téléphoniques, la sécurité sociale, EDF et parfois même le fisc ou la police ! Mais pour cela, il faut qu'un jugement soit rendu. Or cela est long et coûteux. Pour des sommes peu importantes, le coût de ces démarches dépasse le montant de la créance. Aussi, nos clients préfèrent-ils d'abord entamer une procédure amiable. Cela ne leur coûte rien, puisque les frais sont à la charge du débiteur. De plus, cela donne parfois de très bons résultats suivant, disons, la force de persuasion de l'huissier. Je vois que dans votre cas, il ne sera pas nécessaire d'en user. Vous semblez honnête et de bonne foi et, croyez-moi, je m'y connais ! D'ailleurs, pour ne rien vous cacher, il y a un autre Nicolas Barbon dans le département. Je dois bientôt lui rendre visite. Peut-être est-ce lui ?

Pour la première fois, une confirmation orale, mais tangible, résonne dans les oreilles de Nicolas : « Un autre Nicolas Barbon dans le département ». Cet homme qu'il connaît à peine et qui lui est déjà fortement antipathique lui aura pourtant procuré un motif de satisfaction majeure : la confirmation de sa propre pensée. De fait, il le raccompagne jusqu'à sa voiture, comme il l'aurait fait pour un ami.

Dix heures déjà viennent de sonner au clocher du village qui retentit jusqu'au plus éloigné des chalets. Mais l'heure ne compte pas aujourd'hui et Mathilde, tout autant que Nicolas, se laisse joyeusement happer par la nonchalance. Tandis que sa belle mère vient déjeuner ce midi même et qu'elle n'a encore rien préparé, elle propose une petite balade à Nicolas.

- Mais tu te souviens que ma mère vient ce midi ?

- Je sais mais qu'importe. Nous avons bien le temps. Il fait si beau que j'aie envie de profiter de ce soleil radieux avec toi. Et puis nous n'allons pas partir longtemps.

- Remarque, pourquoi pas. Ça nous changera les idées. Tu ne peux pas savoir comme cet huissier m'agaçait.

- Si, je le sais. Il n'y avait qu'à regarder ta mine et écouter le ton que tu employais pour lui répondre.

- Cela se sentait autant que cela ? Lui n'y était pour rien en particulier mais je garde certains souvenirs d'enfance qui nourrissent un profond ressentiment à leur égard. Je ne peux rien y faire.

- Tu ne me parles jamais de ton enfance. Raconte-moi ! On a saisi les meubles de tes parents autrefois ?

Tout en continuant leur discussion, ils s'étaient mis à marcher.

- Mes parents ! Ma mère en fait. Je n'ai pas connu mon père. Ma mère m'a dit qu'il était fou, qu'il avait été enfermé dans un asile. Il est mort depuis bien longtemps. Elle n'en parle jamais, comme s'il n'avait rien fait de bon dans sa vie. Au début, j'imagine que l'on ne doit pas comprendre et qu'ensuite cela doit être très dur de se retrouver avec un fou, d'autant plus qu'on ne sait rien d'eux. Le sujet était tabou à la maison. Moi je voulais savoir ce que c'était qu'un fou et on ne me le disait pas. J'avais vu, encore enfant, un film à la télévision où l'un des personnages était fou. Je ne saurai en dire le titre, ni raconter l'intrigue. Seul un unique souvenir est resté dans un mémoire : une scène où l'on voit le fou. Il était dans une pièce dénuée de tout mobilier et la peignait en vert. On le voyait depuis l'extérieur, au travers d'une fenêtre, et une femme disait en le regardant et s'adressant à une autre personne : « il repeint la maison en vert ». Pendant longtemps, un fou était pour moi

quelqu'un qui repeignait sa maison en vert.

Mais pour revenir aux huissiers, c'est vrai : une fois, nous avons été saisis. C'est drôle à dire, mais c'était exactement le cliché de la veuve et de l'orphelin. Nous habitions un deux-pièces minable dans la banlieue parisienne. Ma mère était retoucheuse dans un magasin de prêt-à-porter. Son salaire aurait bien suffi à nous loger et nous nourrir mais une partie des soins de mon père demeurait à sa charge. Aussi, avait-elle quelques difficultés à boucler les fins de mois. Comme disait Coluche, surtout les trente derniers jours. Elle a commencé à emprunter mais malgré ses efforts, elle n'a jamais pu rembourser ses dettes. Alors, tu sais comme sont les banquiers. Ils ne versent jamais dans la philanthropie et ne sont pas prompts à s'émouvoir de la misère dans laquelle sont plongés leurs clients. Sans aucun scrupule, ils nous ont envoyé un huissier qui, après être passé une première fois pour sommer ma mère de régler sa dette, est revenu accompagné de deux démenageurs. Je me souviens très nettement de ce moment et comme je te le disais, cela ressemblait à un film.

Ma mère me serrait contre elle et pleurait tandis que les grands costauds vidaient notre piètre logis. Ils ont emmené tout ce qu'ils avaient légalement le droit de prendre car rien de ce que possédait ma mère n'avait de valeur, alors il fallait faire nombre. Juste avant de partir, l'huissier, qui refermait sa belle petite sacoche de cuir toute neuve, ajouta : « je suis désolé ma petite dame, mais c'est la loi ». Je ne comprenais pas vraiment tout ce qui se passait car j'étais encore très jeune, mais je voyais simplement que cet homme faisait pleurer ma mère et que cela ne le dérangeait pas le moins du monde.

- Je comprends que tu ne les portes pas dans ton cœur. D'ailleurs, ils ne sont pas aimés de grand monde. On n'entend jamais, au cours d'une discussion, quelqu'un s'exclamer « ah ! Les huissiers font vraiment un travail formidable ».

Mais déjà l'heure tournait. Madame Barbon n'allait plus tarder.

Chapitre 11 – Une visite discourtoise

Le soleil brillait avec intensité si bien, qu'en peu de temps, une chaleur estivale avait envahi la terrasse du chalet. Nicolas avait ouvert le parasol et s'était tranquillement installé dans un fauteuil de jardin pour dévorer un livre. Un calme absolu régnait : Mathilde avait rejoint le lycée tandis qu'aucun bruit environnant ne parvenait jusqu'ici. Une à une, les pages défilent sous ses yeux attentifs tandis que de temps à autre, il lève le regard pour contempler les montagnes alentour., la beauté du ciel azuré, les rayons intenses du soleil.

Son bonheur est si complet qu'il ne songe pas une fois à regarder sa montre. Cependant, lorsque onze heures sonnent au clocher du village, une légère sensation de faim s'empare de son estomac. Rien d'impératif encore mais il songe néanmoins à ce qu'il va se préparer pour le déjeuner. Quelques minutes plus tard, sa lecture est de nouveau perturbée. Une voiture de marque BMW grimpe la route sinueuse puis s'engage finalement sur le chemin privé qui mène à leur chalet. Intrigué, Nicolas y regarde de plus près en se demandant qui peut lui rendre visite à cette heure. Presque simultanément, trois hommes sortent du véhicule et se dirigent vers la maison. Il s'interrompt alors et se lève pour les accueillir. Tandis qu'ils s'approchent, il les dévisage un à un et s'aperçoit qu'il ne les connaît pas.

Deux d'entre eux marchent tout à fait côte à côte et sont précédés par le troisième. L'un et l'autre sont solidement bâtis et sont même la caricature exacte du videur de boîte de nuit. Le premier a les cheveux rasés de si près qu'il semble qu'on lui a dessiné une multitude de points sur le crâne. Son front haut, sa mâchoire large et massive, lui donnent un air rustre et effrayant. Le second est enveloppé et plus petit que l'autre. Son visage rond et sympathique contraste nettement avec sa carrure de catcheur. Tout en se disant qu'il n'aimerait pas avoir maille à partir avec eux, Nicolas ne peut s'empêcher de s'interroger sur le motif de leur présence.

Contrairement aux deux autres, le premier est habillé de façon distinguée. La coupe de son costume s'accorde parfaitement avec son corps plutôt élancé. Son visage glabre et ses cheveux impeccablement peignés lui confèrent une respectabilité apparente. Sa main droite est enfouie dans sa poche tandis que la gauche porte une mallette noire en simili-crocodile. D'un air détaché mais cependant poli, il s'adresse à Nicolas :

- Monsieur Barbon ? Vous êtes bien monsieur Nicolas Barbon ?

À cette simple question, celui-ci songe au premier huissier qui était venu lui rendre visite. Ils font encore erreur et m'en ont envoyé un autre, accompagné de deux déménageurs, se dit-il. Ils viennent me saisir !

- Oui, c'est bien moi.

- Savez-vous pourquoi nous sommes venus vous rendre visite, cher Monsieur Barbon ?

- Je pense, oui.

- Bien ! Alors nous allons pouvoir gagner du temps... Et rester entre personnes de bonne compagnie. Vous êtes donc disposé à payer ?

- Écoutez, je... Vous faites erreur. Ce n'est pas moi qui vous dois cet argent...

- Mais vous ne me devez rien personnellement, Monsieur Barbon. Vous êtes en affaires avec mes mandataires. C'est beaucoup plus grave pour vous, car vous savez parfaitement qu'ils ne versent pas dans l'humanitaire. Le mieux que vous avez à faire est de payer ce que vous leur devez.

- Mais je vous répète que ce n'est pas moi.

- Vous savez, cher Monsieur, étant donné mon emploi du temps chargé, je ne peux me permettre de simples visites de courtoisie. Je dois repartir d'ici avec ce que je suis venu chercher. Autrement, mes employeurs ne comprendraient pas... Je vous le demande une dernière fois poliment : donnez-moi l'argent que vous devez à Sami, Monsieur Barbon.

- Mais puisque... À qui avez-vous dit ?

- Vous le savez très bien. Ne me faites pas perdre mon temps inutilement. Vous avez eu votre livraison, non ? Alors maintenant, il faut payer.

D'un simple signe de tête, il ordonne à ses deux acolytes de venir jusqu'à lui.

- Il y a un double malentendu, Monsieur. Vous faites erreur sur la personne et...

- Assez ! L'interrompt-il bruyamment. J'en ai assez entendu. Nettoyez-moi

ça ! Vocifère-t-il en s'adressant aux deux autres.

Puis d'un ton redevenu calme, il s'adresse de nouveau à Nicolas :

- Vous avez eu tort de ne pas être raisonnable, Monsieur Barbon.

À peine a-t-il eu le temps de finir sa phrase que les deux cerbères passent à l'action et dévastent le salon en une minute à peine. La table est renversée, la télévision projetée à terre d'un violent coup de pied, la chaîne haute-fidélité lancée contre le mur.

Saisi par l'effroi de cette folie destructrice, Nicolas tente de s'interposer et de les ramener à la raison :

- Mais vous êtes fous, arrêtez !

Joignant le geste à la parole, il agrippe alors le bras du plus grand mais cette mesure dérisoire reste sans effet. La brute s'interrompt un instant seulement pour lui loger son poing en pleine figure. Il s'effondre alors, le nez en sang et passablement groggy. Étendu sur le sol, il les voit se diriger vers la chambre à coucher. Ils enjambent son corps, non sans lui asséner un solide coup de pied dans le ventre.

Suffocant, il les entend s'en prendre aux lampes de chevet, aux différents bibelots juchés au dessus de leur lit. Les portes de l'armoire claquent violemment, des bruits de glace brisée se font entendre. Les voilà à présent dans la salle de bains. Le plus rustre des deux renverse l'armoire à pharmacie, ce qui provoque un énorme vacarme, tandis que son acolyte propulse tous les produits de beauté de Mathilde dans la baignoire d'un simple revers de main.

Quelques longues minutes comme celles-ci passent encore tandis que Nicolas reprend son souffle. Résigné, il finit par se relever et attend, impuissant, la fin du désastre. Lorsqu'enfin les deux brutes réapparaissent dans le salon sens dessus dessous, leur chef leur ordonne de quitter les lieux d'un simple signe de la main.

- Vous avez huit jours pour payer. Nous repasserons !

Cette sentence martiale fait froid dans le dos de Nicolas qui trouve pourtant la ressource de plaider sa cause.

- Je vous redis que je ne suis pas celui que vous cherchez. Vous faites erreur sur la personne. Ce n'est pas moi.

Quittant déjà la pièce, son interlocuteur lui répond d'un ton blasé :

- C'est ça ! Huit jours !

En un instant, il lui faut trouver un argument propre à convaincre cette bande de sicaires de sa bonne foi. Il ne doute pas de leur détermination à revenir et craint des représailles encore plus dures la prochaine fois. L'homme franchit le seuil de la porte tandis que Nicolas trouve l'idée salvatrice, du moins le croit-il :

- Attendez ! Un instant !

Il extrait alors une carte d'un tiroir et la lui donne.

- Tenez, c'est ma carte d'enseignant. Prenez-la et montrez-la à votre Sami. S'il connaît son débiteur, il verra bien qu'il ne s'agit pas de moi.

Son tortionnaire le regarde avec dédain et mépris. Pourtant, il ne peut se refuser à prendre cette carte car il sait qu'en cas d'erreur son patron saura le lui reprocher. Il devra subir son acrimonie et entendre des reproches justifiés sur son inconséquence. Tout à coup, il envisage la véracité des dires de sa victime et son rictus devient figé. En quelques instants, et malgré sa supériorité physique, il vient peut-être de perdre l'avantage. Il se peut qu'il ait à subir une admonestation plus pénible encore que celle qu'il vient d'infliger à ce malheureux.

- Je souhaite pour vous que vous disiez vrai, sinon...

Son regard noir et haineux tient lieu de menaces ; il se retourne et quitte le chalet hâtivement. Quelques instants plus tard, la voiture fait demi-tour et s'en retourne vers la vallée. Nicolas soupire profondément. Soulagé malgré le désastre environnant, il est heureux de s'en tirer à si bon compte.

Chapitre 12 – Un déjeuner en famille

Comme toujours, Jacqueline Barbon arrive chez son fils avec une extrême ponctualité. Elle se présente chez eux à douze heures précises puisque son fils lui avait dit de venir à midi. Nicolas l'embrasse, puis l'accompagne jusqu'à la maison tandis que Mathilde termine la préparation du déjeuner. Le soleil brille dans le ciel d'un bleu uniforme. Nicolas a même dû sortir un parasol tant la chaleur qui règne sur la terrasse est intense. Chacun s'installe confortablement sur une chaise tandis qu'il propose à sa mère et sa femme de prendre un apéritif.

Naturellement, Jacqueline interroge son fils et sa belle-fille sur l'école, leurs élèves. Elle pose la même question à chacune de ses visites comme si elle avait peur qu'ils n'aient rien à se dire. Malgré ses craintes, la conversation va bon train tandis qu'ils consomment sans y penser quelques côtelettes grillées. Jacqueline est heureuse de ce moment qu'elle passe avec son fils et sa belle fille, la seule famille qu'elle ait. Le flot de la conversation ne se tarit pas, chacun trouve des mots plaisants et drôles. Les anecdotes sur les clients du magasin ne manquent pas tandis que Nicolas se fait un plaisir de raconter certaines histoires drôles entendues dans la bouche de ses élèves. Dans tous les cas, Mathilde rit aux éclats. Au détour d'une blague de collégien, elle s'aperçoit qu'elle n'a encore rien dit. Elle prend alors subitement la parole :

- Vous ne connaissez pas la dernière, belle-maman : Nicolas s'est découvert un sosie !

- Un sosie ? Mais où ?

- En fait, c'est un mot d'esprit. Il ne s'agit pas vraiment d'un sosie, quoiqu'on n'en sache rien. En fait, on le prend pour quelqu'un d'autre mais pas cause de son physique, à cause de son nom. Il faudrait plutôt parler d'un homonyme.

- Quelqu'un porte notre nom ? Mais c'est un nom courant, je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire.

- Ils ne partagent pas seulement le même nom. Ils ont aussi le même prénom.

- Ah bon ? Et où habite-t-il ?

Ça, nous ne le savons pas, renchérit Nicolas. Tout ce dont nous sommes sûrs est qu'il habite probablement la Haute-Savoie.

Jacqueline, dont l'attention fut éveillée par cette révélation inattendue, demande d'autres précisions :

- Et comment vous en êtes-vous rendu compte ?
- Plusieurs personnes m'ont pris pour lui. Elles cherchaient à le joindre et m'ont appelé, écrit, simplement en trouvant mon nom dans l'annuaire.
- Et tu l'as déjà vu ?
- Bien sûr que non, réplique-t-il sans pouvoir réprimer un rire. Par contre, j'ai vu sa carte grise.
- Comment as-tu fait ?
- Un garagiste à qui il devait de l'argent m'avait téléphoné. Je lui avais fait comprendre qu'il y avait erreur sur la personne, puis quelques jours plus tard, passant devant son garage, je décidai de m'y arrêter pour lui montrer mon entière bonne foi. En me voyant, il convint immédiatement qu'il ne s'agissait pas de moi puis, il me montra la photocopie de cette carte. Son nom et son prénom sont bien les miens. Il habite, ou plutôt habitait, Champigny. C'est dans la banlieue parisienne.
- Champigny, dis-tu ? Demande alors sa mère visiblement intriguée par ce détail.
- Oui maman, j'ai bien dit Champigny.
- Et que vas-tu faire, poursuit-elle.
- Que veux-tu que je fasse ? C'est drôle, Mathilde m'a posé la même question. Il n'y a rien à faire.
- C'est tout de même inquiétant, non ? Et s'il faisait des bêtises et que tu te fais prendre à sa place ?
- Maman ! Même s'il fait des bêtises, comme tu dis, on n'arrête pas les gens comme ça. Il faut des preuves, des témoignages. Or, je ne lui ressemble pas, ou alors assez peu, sans quoi le garagiste aurait hésité, ce qui ne fut pas du tout le cas. Non, ne t'inquiète pas.

- Méfie-toi quand même, mon fils.

Fatigués par la promenade de la matinée et encore repus du déjeuner, Mathilde et Nicolas dînent d'un vague en-cas avant de s'effondrer dans le canapé pour goûter la joie simple d'une soirée passée à deux devant la télévision. Tandis que les publicités se déroulent inlassablement, Mathilde ne peut réprimer son envie de parler de l'inquiétude visible de sa belle-mère.

- Tu as vu comme elle semblait anxieuse après que tu lui as parlé de ton homonyme ?

- Anxieuse, c'est peut-être beaucoup dire. Disons que cela l'a tracassée. Elle s'inquiète pour moi, je trouve cela normal.

- Oui, mais tu avais raison tout à l'heure. Je ne vois pas ce qu'il y a de si inquiétant.

- Je sais. J'avoue que je n'ai pas compris qu'elle soit touchée à ce point par quelque chose qui est finalement assez anecdotique. D'autant qu'elle ne sait même pas les tracas que cela m'a occasionnés.

- Oui, c'est bizarre sa réaction, incompréhensible même.

- Allez, tâchons de ne plus y penser. Cela ne va tout de même pas durer éternellement. Il arrivera bien un moment où ses frasques cesseront.

Chapitre 13 – La banque joue et perd

Durant plusieurs semaines, plus aucun incident lié à l'autre Nicolas Barbon ne se produisit. Sans être complètement oubliés, les désagréments passés semblaient mis entre parenthèses, dans l'espoir chaque jour conforté, de ne plus jamais entendre parler de l'importun. Cette histoire suivait Nicolas depuis le début de sa liaison amoureuse avec Mathilde et bien que leurs relations n'en fussent pas affectées, hormis l'épisode des cassettes, il avait hâte de goûter pleinement le bonheur qu'il prenait à être auprès d'elle sans avoir à se soucier d'autre chose. Pourtant d'autres événements, d'autres coïncidences, allaient se conjuguer pour les attirer l'un vers l'autre, inexorablement.

Au milieu du mois de juin, et comme chaque mois aux alentours de cette date, Nicolas reçoit son relevé bancaire. Comme à son habitude, il le parcourt très rapidement des yeux, vérifiant simplement que son traitement lui a bien été versé et s'attarde uniquement sur les gros montants figurant sur sa liste. C'est généralement l'affaire d'une minute et pourtant, il ne lui faut cette fois-ci qu'une seconde pour se rendre compte de ce qui ne peut être qu'une erreur. Juste au-dessus de son traitement, figure une ligne «prélèvement forcé » pour un montant de vingt et un mille francs. Un second coup d'œil au bas du relevé lui confirme que cette opération inhabituelle suffit, à elle seule, à faire plonger son compte dans le rouge. Il se voit déjà face à son banquier, plaidant sa cause. Il lui faut d'urgence prendre un rendez-vous avec lui pour obtenir une explication et surtout une réparation. Il ne sait trop bien qu'aujourd'hui, un simple courrier d'une banque suffit à priver quelqu'un de tout moyen de paiement, grâce au système d'interdiction bancaire.

Il décide de téléphoner à sa banque. C'est le milieu de la semaine, le début d'après-midi. L'emploi du temps du « conseiller financier » n'est pas surchargé et celui-ci peut recevoir monsieur Barbon d'ici une heure d'après la charmante voix qui le renseigne.

À l'heure dite, il entre dans les bureaux du très respectable monsieur Mercier. Après les politesses d'usage, il en vient immédiatement aux faits et commence par réclamer une explication concernant le «prélèvement forcé » dont il est victime. Plutôt habitué à tancer ses clients plutôt que de subir leur acrimonie, le conseiller financier jette un œil sur la situation des comptes de son interlocuteur, qu'il avait pris soin d'imprimer avant son arrivée. Bien qu'elle participe à la déforestation du monde, cette vieille tradition bancaire confère un avantage psychologique à peu de frais. Le client arrive presque

toujours devant son banquier sans le moindre document. À l'inverse, celui-ci dispose de solides dossiers sur son client, disposés ostensiblement sur son bureau. Pourtant, cet artifice ne fonctionne pas à tous coups, monsieur Mercier s'en rend compte à ses dépens. Presque penaud, il indique que ce genre d'opération n'est pas enregistré en agence mais au siège et qu'il va se renseigner sur la nature et les causes de celle-ci. Promettant de téléphoner au plus tard le lendemain il raccompagne monsieur Barbon avec toutes les politesses possibles.

Nicolas est encore sous le coup de la colère lorsqu'il quitte la banque mais il est cependant soulagé d'avoir déversé sa colère sur sa victime du moment. Échaudé par les incidents survenus ces derniers mois, il ne peut s'empêcher d'impliquer son homonyme dans cette nouvelle mésaventure. Il échafaude divers cas de figure mais bute chaque fois sur un point qui ne peut faire de lui le responsable. Il imagine aisément que son double a pu contracter une dette quelconque qu'il n'aura pas réglée et qui lui aura valu une saisie sur son compte. Pourtant, malgré tout le mal qu'il pense des banques, il ne parvient pas à imaginer qu'un établissement de ce type, sur lequel pèse une certaine responsabilité, puisse se tromper de compte. De plus, l'implication de son double signifierait leur appartenance à la même banque. Tout cela forme un bien lourd lot de coïncidences pour son esprit cartésien. Aussi ne lui reste-t-il plus que le parti d'attendre. Attendre patiemment l'explication que doit fournir la banque.

Deux heures à peine se sont écoulées depuis ce rendez-vous. Mathilde n'a pas encore fini ses cours, Nicolas attend seul chez lui. La sonnerie du téléphone lui semble plus retentissante qu'à l'ordinaire. Elle contraste nettement avec le silence absolu qui régnait jusque-là. Avant même que le respectable conseiller financier fournisse son explication, Nicolas comprend tout à l'intonation de son interlocuteur. Après de profondes excuses, celui-ci explique qu'il y a eu une erreur, un ordre de saisie a bien été transmis par la banque de France sur le compte d'un certain Nicolas Barbon, né le premier mars mille neuf cent soixante-douze. Malheureusement, il se trouve que deux clients correspondent à cette description. Même s'il avait imaginé que son homonyme puisse être responsable de cet incident, et ce, en dépit de la faible probabilité que tant de faits puissent coïncider, voilà qu'il apprend qu'ils sont nés le même jour. Tout cela le laisse sans voix. Il tente de se convaincre que tout ceci est vrai, que c'est possible.

Par quel prodige de la vie, ce rapprochement de jumeaux patronymiques était-il possible ? Quoi qu'il puisse faire, la main invisible du destin n'avait de

cesse de les dresser l'un contre l'autre, tout en les rapprochant. Le très respectable parlait toujours tandis qu'il réfléchissait. L'erreur est déjà réparée, son compte est dès à présent recrédité, les agios sont annulés. Tout en écoutant d'une oreille distraite, Nicolas termine sa réflexion et, en dépit de son esprit logique, ou peut-être grâce à celui-ci, il se dit que tout ceci ne peut plus être le fruit du hasard, que tous les incidents passés sont des pointillés qui tracent une ligne, une voie que le sort le conduit à emprunter.

Galvanisé par l'aplomb dont il fit preuve deux heures plus tôt, il tente alors une offensive. Plein d'emphase, il se lance tout d'abord dans une diatribe avant d'exiger de connaître l'identité de l'autre, n'hésitant pas à raconter tous les incidents déjà survenus.

Le très respectable prend tout d'abord un air offusqué et distant, invoquant le secret professionnel, mais la vindicte de son interlocuteur vient rapidement à bout de sa résistance. En dépit des règles qui régissent la profession, il révèle l'adresse de l'autre Nicolas Barbon. Abasourdi et ravi en même temps, ces instants sont pour Nicolas comme une libération, un soulagement. Depuis des mois, il ne rêvait pas, ne se faisait pas de fausses idées. Un autre « lui » déambulait dans la ville, commettait, sinon des méfaits, du moins de grandes imprudences en son nom. Enfin, il en obtient la confirmation officielle : quoi de plus sérieux que la parole d'un banquier ?

Plusieurs fois déjà, Nicolas avait rêvé de disposer de ces précieuses informations. Mais il s'était aussi demandé ce qu'il pourrait bien en faire. Voilà qu'à présent ses forts soupçons sont devenus réalité, qu'il possède enfin de quoi contrarier le destin. Sans s'en rendre compte, il fait les cent pas entre le corridor et le salon, totalement absorbé par ses réflexions. Plusieurs idées germent simultanément dans son esprit. Conserver simplement cette adresse comme moyen de défense, pour par exemple rediriger les créanciers vers leur vrai débiteur. Cette opinion ne le satisfait guère. Il peut très bien déménager d'un jour à l'autre et alors, il en sera revenu au point de départ : il ne lui restera plus qu'à attendre et subir les coups du sort en tentant de les esquiver un à un.

Il songe alors à lui écrire une lettre dans laquelle il lui dévoilerait son identité et lui expliquerait les tracas que lui a causés son inconsistance. Il lui demanderait, voire le sommerait, de mieux se conduire afin que cessent ces désagréments. Mais là encore, il redoute que cette démarche épistolaire ne produise aucun effet.

Il lui reste enfin l'idée d'une rencontre directe, d'une explication verbale. Sans se l'avouer, il n'a jamais imaginé que cette issue, ne conservant les autres que comme faire-valoir. L'esprit le plus aiguisé ne pourrait comprendre ses profondes motivations. Lui-même n'éprouve qu'une sorte de confusion des sentiments et serait bien incapable de fournir des arguments rationnels et réfléchis pour justifier la démarche qu'il s'apprête à entreprendre. Pourtant, une force invisible et puissante le pousse dans cette direction ; il le sent plus qu'il ne le sait. Un fil ténu le relie à cet homme depuis trente ans. À mesure que le temps a passé, ce fil est devenu une ficelle puis, une corde, chaque jour raccourcie. Sans savoir s'il en tirera quelque chose de bon, il ne pense plus qu'à une seule chose : le voir, le rencontrer.

Chapitre 14 – Une confrontation attendue

- Allez, réveille-toi, il est déjà plus de dix heures.

À ces mots, agrémentés d'un coup de coude dans le dos, Nicolas tente de sortir de sa profonde léthargie. Lentement, il ouvre un œil et le referme aussitôt. Il laisse passer quelques minutes avant de récidiver. Un bâillement lui écartèle la mâchoire et lui tire presque une larme. Enfin, il parvient à ouvrir les deux yeux simultanément. La lumière est vive et aveuglante. Son éclat estompe les couleurs de tout ce qu'elle irradie, et révèle la saleté des vitres.

Machinalement, il se dirige vers la cuisine. Toujours endormi, il compte plus que jamais sur son café pour le tirer définitivement de ce sommeil qui, même après son réveil, s'accroche encore à lui. Après quelques pas, une vision désolante s'offre à lui. La cuisine est sens dessus dessous. D'innombrables ustensiles recouvrent le plan de travail, la table de la veille n'a pas été desservie, de nombreuses bouteilles vides gisent au sol. Écœuré par les reliefs, Nicolas tente de rassembler ses esprits. Qu'ont-ils fait hier soir ? Un flot confus de pensées assaille son cerveau encore embrumé : à dîner, on était quatre, j'ai ri, on a bu du vin, les femmes étaient belles et s'amusaient. À propos : où est-elle ? Elle m'a réveillé il y a cinq minutes à peine. Elle ne m'aurait pas laissé avec tout ce b... à ranger. On dirait bien pourtant.

Incapable de cerner ses souvenirs avec plus de précision, il en revient à ce qui est le plus important sur le moment. Avaler un grand bol de café. Tout sera ensuite plus clair. Après avoir fouillé dans tous les placards, une première évidence s'impose à lui : il ne parvient pas à trouver les filtres pour la cafetière. Cachés sous une pile d'assiettes sales, Nicolas ne peut les voir. Par bonheur, celui qu'ils utilisèrent la veille est toujours dans la machine. « Je n'ai qu'à remplacer le café, ça ira bien », se dit-il.

Aussitôt dit, aussitôt fait : les gouttes tombent une à une dans le récipient. Le chaos ambiant, ajouté à l'idée qu'il va devoir y mettre de l'ordre, lui donne le cafard. Heureusement, le café est déjà prêt.

Une fois restauré, il se laisse aller à un profond soupir avant de se décider à rejoindre la salle de bains. Peu à peu, ses pensées se font plus nettes, des souvenirs plus précis lui reviennent. Une odeur florale règne encore dans la pièce. Il n'y a plus de doutes, maquillée, parfumée, elle est partie, telle une voleuse, sans même l'embrasser. Encore hébété, il regarde d'un œil distrait les

lotions, crèmes, eaux de toilette qui remplissent entièrement une large étagère. Aucune pensée ne traverse son esprit, il se demande ce qu'il fait dans cette salle de bains avant de se rappeler qu'il y était venu pour se brosser les dents.

Illuminée par deux néons sur les côtés, la glace lui renvoie son image délabrée. Largement cerné, son œil est quelque peu vitreux ; son visage hâve fait ressortir ses cheveux noirs et hirsutes. Peu satisfait de cette vision générale, il préfère se moquer de lui-même en s'adressant un sourire idiot au travers de ce cruel miroir.

Il enfle rapidement une chemise à manches courtes ainsi qu'un pantalon de toile. Les rayons de soleil, qui pénètrent de toutes parts dans la cuisine et la salle à manger, présagent de la chaleur de la journée. L'extrême désordre qui règne dans les lieux le démoralise. Il lui faut pourtant ranger. Au fur et à mesure que les assiettes s'empilent, que les restes s'entassent dans la poubelle, des moments précis de la veille resurgissent dans son esprit. « Elle voulait tout ranger hier soir et, comme un c..., je lui ai dit que je m'occuperai de tout demain. J'étais si pressé de la retrouver au lit... » Il marque une courte pause pour rassembler ses souvenirs puis poursuit sa réflexion : « et dire que je me suis endormi tout de suite ! C'est vrai que j'ai bien picolé hier. Je n'ai rien vu venir. Je me sentais bien et d'un coup, le coup de pompe à peine allongé. Elle a encore dû me trouver nul. Bon, je n'ai plus qu'à ranger maintenant. Je peux bien faire ça pour me faire pardonner ».

Après une demi-heure d'intense activité, la cuisine est enfin remise à neuf. Il a même poussé la perfection jusqu'à nettoyer la plaque de cuisson ainsi que l'évier. Tout brille, elle sera forcément contente, se dit-il, d'un air satisfait. Pourtant, il sait que son labeur n'est pas terminé car la salle à manger nécessite une sérieuse remise en ordre. Fermement décidé, il parcourt les quelques mètres séparant cette pièce de la cuisine. Il se dit que le plus dur est fait, et que les quelques miettes et papiers qui restent, seront vite nettoyés. Mais, pénétrant dans la pièce, il constate avec désolation qu'il lui faudra plus que quelques minutes pour tout ranger. D'innombrables cassettes vidéo jonchent le sol au pied de l'immense télévision qui est visiblement restée allumée toute la nuit durant. Il appuie sur le bouton de la télécommande. Aussitôt, les points de neige disparaissent de l'écran devenu noir. Il en profite pour mettre un disque qui lui donnera de l'énergie pour en finir avec cette corvée de ménage.

Lorsqu'enfin il en termine, il est en nage à cause de cette activité matinale

bien plus longue que prévu. Éreinté comme s'il avait transporté un bloc de pierre sur son dos, il s'effondre dans un fauteuil et regarde l'heure sur la chaîne haute fidélité. Confortablement avachi, il se prend à réfléchir à ce qu'il va faire de son après-midi : tout d'abord déjeuner, enfin si elle m'a laissé quelque chose dans le frigo, puis j'irai faire un tour dehors, après on verra.

Disposé à profiter de quelques instants de paresse bien mérités avant de déjeuner, il manquait cependant quelque chose pour que son plaisir soit parfait. Nicolas se lève et rapporte une bière fraîche de la cuisine, puis se dirige vers le vaisselier, en extirpe une boîte de petit format dont il extrait une cigarette un peu particulière. Détendu, il se rassoit, avale une gorgée puis allume son joint sur lequel il tire une bouffée qui lui semble salvatrice. Ses muscles se relâchent, son cerveau se vide, bien qu'il ne fût pas occupé à penser à grand-chose, tandis qu'il sent nettement le poids de son corps s'enfoncer dans le fauteuil. Une sensation de bien-être total l'envahit. Seule une vague pensée traverse subrepticement son esprit : « Ah, ce que c'est bon d'être tranquille, de savoir que personne ne va venir m'emmerder... ».

Au même moment cependant, le bruit particulièrement désagréable de la sonnette retentit : « Dzzing ! ». Le coût bref mais stressant le hérissa. N'attendant personne, il décide de ne pas répondre mais la sonnette insiste et se fait de plus en plus virulente : « Dzzing ! Dzzing !...Dzzing ! Dzzing ! ». « Encore un marchand de tapis ou d'encyclopédies ! quelle bande de cons. Je vais le foutre dehors, ça va être vite fait ». Ragaillardisé par cette pensée violente, il se propulse vers la porte puis, sans prendre le temps de regarder au travers du judas, il ouvre brusquement :

- Ouais, c'est pourquoi ? Hurle-t-il au sonneur d'un air énervé et belliqueux.

Sur l'instant, rien ne pouvait sortir de la bouche de Nicolas. Il dévisage presque outrageusement celui qui n'était jusqu'alors qu'une sorte de fantôme, s'imprègne de sa voix avant d'articuler enfin une réponse :

- Je... Bonjour ! Je m'appelle Nicolas Barbon !

- Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Vous vous foutez de moi ?

- Non Monsieur, je vous assure. Dit-il en joignant le geste à la parole, et exhibant sa carte d'identité.

Surpris, le maître des lieux approche son visage du document officiel et reconnaît effectivement ses nom et prénoms sur cette pièce d'identité qui n'est pourtant pas la sienne. Un instant décontenancé, il se ressaisit et poursuit :

- Qu'est-ce que vous me voulez ?

- Vous parler. Simplement vous parler.

Songeant que cet inconnu était en train de lui gâcher une bière largement méritée, il répond avec irritation :

- J'ai pas le temps, là !

- Écoutez, j'ai eu assez de mal à vous retrouver et ce que j'ai à vous dire est assez important. Je vous en prie, j'essaierai d'être bref.

Jugeant qu'après tout, son interlocuteur lui paraissait assez inoffensif et surtout moins bien bâti que lui, il décide de le faire entrer.

- Bon, entrez ! puis soudain plus conciliant, vous voulez une bière ?

- Pourquoi pas, répond Nicolas, bien que peu porté sur cette boisson en particulier.

Après lui avoir apporté une canette, Nicolas conduit son hôte jusqu'au salon et l'invite à s'asseoir dans le canapé de cuir beige, tandis qu'il s'affale de nouveau dans son fauteuil.

- Qu'est-ce que vous voulez ? Dites-moi ! Reprend-il, tout en rallumant son joint.

Avant de répondre, son œil s'attarda un instant sur l'immense téléviseur qui trônait dans la pièce. C'est donc cela l'objet du délit qui m'a valu la visite de cet huissier. Décidant de contenir, pour l'instant, son courroux, il répond, du ton le plus calme qui soit :

— Je vais être sincère avec vous. J'ai su certains de vos comportements pour en avoir subi les conséquences.

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites ? Répond l'autre Nicolas d'un air un peu

abruti.

— Vous devez de l'argent à différentes personnes et, par paresse, ignorance ou facilité, vos créanciers se rabattent sur moi. J'ai encore reçu la visite d'un huissier pour cette télévision que vous n'avez pas payée.

— Eh, ohh ! Doucement. Je l'ai payée. J'ai fait un chèque.

— En bois, sans doute !

— Hein ? mais non pas en bois, un chèque de ma banque.

En d'autres circonstances, pareille niaiserie l'amuserait, mais à présent l'ire l'emportait sur le rire.

— Je voulais dire : sans provision. D'ailleurs, votre banque, qui est aussi la mienne, va procéder à une importante retenue sur votre compte, si ce n'est déjà fait.

Aspirant à un peu de quiétude, Nicolas tire nerveusement sur son joint puis réplique d'un air convenu et détaché :

— Et toutes façons, les banquiers sont des voleurs. Et certainement plus que moi !

— Sans doute... C'est sûr même. Nicolas ne pouvait qu'apprécier la première parole sensée de son interlocuteur. Mais ne pouvez-vous pas vous conduire plus honnêtement ? Vous allez finir par vous attirer des ennuis.

Épilogue

« Et nous terminons ce journal par ce fait divers qui nous vient tout droit de l'Égypte qui n'est pourtant pas le pays le plus obscurantiste du monde musulman. À la suite d'une réprimande, une femme de vingt-neuf ans, souvent battue par son mari, s'est vue rouer de coups par celui-ci. De reculade en reculade, elle finit par se retrouver au bord de la fenêtre de la cuisine d'où, après lui avoir asséné encore quelques coups de poing, son mari la jeta dans le vide. Fort heureusement, leur appartement n'était situé qu'au premier et, une fois relevée, la jeune femme a pris la fuite et s'est réfugiée chez ses parents. Mais écoutez plutôt la fin de l'histoire. Le mari a porté plainte contre sa femme pour abandon du domicile conjugal, et vient de gagner son procès. »

Un instant amusé par l'absurde de cette situation, Nicolas songe que décidément, l'humanité a encore de gros progrès à faire et que plusieurs générations seront encore nécessaires avant de parvenir à une plus grande justice, si jamais l'on y parvient. L'instant d'après, il appuie sur le bouton marche-arrêt de son autoradio. Il ne lui reste qu'un virage à franchir avant de retrouver Mathilde. Il est déjà plus de dix-huit heures tandis qu'il est normalement rentré depuis longtemps à cette heure de la journée. Il espère qu'elle ne se sera pas inquiétée, d'autant qu'il ne l'a pas prévenue de sa démarche.

Le soleil de l'été est encore haut et chaud. En arrivant, il aperçoit Mathilde, attablée à la terrasse. Elle n'est pas seule, mais il est trop loin pour identifier l'autre silhouette qui de plus lui tourne le dos. Il claque la portière en négligeant de fermer sa voiture à clef, puis se dirige vers la maison d'un pas pressé. Déjà, Mathilde l'a vu et lui adresse un sourire plein de joie et de tendresse. Il parcourt encore quelques mètres puis reconnaît sa mère qui se retourne alors. Une vague interrogation l'envahit avant de laisser place à un signe de bienvenue : devait-elle venir aujourd'hui ?

— Bonjour maman, lui dit-il en la serrant dans ses bras et l'embrassant sur les deux joues. Tu vas bien ?

— Ça va, mon fils, ça va. Et toi ?

— Oui, oui très bien, maman, dit-il en se dirigeant vers Mathilde.

Ils s'embrassent presque charnellement avant qu'elle ne l'interroge :

— Mais où étais-tu ? Pourquoi n'étais-tu pas à la maison ? Je me suis fait un peu de souci.

— Ne t'inquiète pas, je vais te raconter. Laisse-moi juste prendre une bonne douche et j'arrive.

Les cheveux encore mouillés, mais le corps frais, il s'installe confortablement sur une chaise puis, voyant la bouteille de Porto sur la table, décide de se servir, lui aussi, un apéritif.

— Alors, que faisais-tu ? Où étais-tu ?

Impatiente de savoir, Mathilde le pressait de questions.

— Eh bien, c'est très simple. Tu te souviens, maman, de cet homonyme dont nous avons parlé lors de ta dernière venue ?

— Oui, oui. Je m'en souviens, dit-elle en arborant un rictus figé.

— J'ai pu trouver son adresse, finalement.

Puis, laissant planer quelques instants un silence énigmatique, il profite avidement de toute l'attention qu'elles lui portent, avant d'ajouter très sobrement :

— Je suis allé le voir cet après-midi.

— Et alors ? Poursuivent-elles simultanément.

— Alors, alors ! Le ton est monté, jusqu'au quatrième, sans ascenseur. Non, je plaisante, mais nous avons tout de même échangé des propos assez vifs.

Mais que vous êtes-vous dit ? Demande Jacqueline visiblement affectée par cette affaire.

— J'ai commencé par me présenter. Sur l'instant, la coïncidence ne semble pas l'avoir frappé. Puis, il m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai alors expliqué que je connaissais le détail de certains de ses agissements, puis je lui ai dit que l'on me confondait avec lui, et que c'était moi qui supportais les conséquences de ses actes. Tiens, j'ai vu cette télévision, tu te souviens celle

pour laquelle l'huissier était venu nous voir.

Mathilde acquiesça d'un simple signe de tête, préférant le laisser poursuivre sans l'interrompre.

— Dans le fond, je crois que c'est un pauvre type qui est plus à plaindre qu'autre chose. Il y avait une dizaine de bouteilles vides qui s'entassaient dans la cuisine. Et si vous l'aviez vu ! Il avait l'œil vitreux, n'était pas rasé, pas présentable ; à midi ! Il a même fumé de la drogue en ma présence.

— T'a-t-il dit pourquoi il faisait cela ? A-t-il un travail ? Demande sa mère, soudain prise d'intérêt pour cet inconnu.

— Il m'a un peu raconté sa vie. J'ai même eu l'impression que ça lui faisait du bien de parler, de disposer d'une oreille attentive. Pour tout dire, il m'a parlé de son enfance. Détestable. Sa mère était une alcoolique invétérée qui ne s'occupait guère de lui. Il a été placé dès l'âge de huit ans dans une famille d'accueil.

— Et son père ? Demande Mathilde.

— C'est là qu'il a commencé à m'émouvoir. Il a dit que c'était un fou qu'il n'a jamais vu et qui a fini à l'asile. J'ai songé à ce moment-là que la vie peut parfois être très étrange. Quelle est la probabilité que deux personnes, nées le même jour, portant le même nom et le même prénom aient aussi un père fou ? Et surtout, combien y a-t-il de chances qu'ils se rencontrent un jour ?

Faisant une moue dubitative, elles approuvent du regard dans tout en l'engageant à continuer.

— Il a arrêté l'école à seize ans, sans aucun diplôme en poche. Durant quelque temps, il a vécu des aides que lui donnait l'assistance publique puis, lorsqu'elles ont cessé, il a trouvé du travail au noir qui dura quelque temps avant de rencontrer un ami qui lui indiqua quelques combines pour gagner un peu d'argent. Dernièrement, enfin, il s'était mis à vivre « à crédit », pour reprendre son expression. J'ai eu la nette impression qu'il avait une dent contre les banquiers. Il m'a dit, textuellement : « ces salauds de banquiers, ils sont pétés de thunes, ils peuvent bien m'en passer un peu, ces fils de putes ! ». Je lui ai fait part de mes désagréments, mais ceci semble bien peu de choses en regard de la médiocrité de son existence. Ce qui m'a le plus attristé est qu'il en avait tout à fait conscience. Malgré ce qu'il m'a fait, j'avais plus

envie de l'aider que de l'accabler. En y réfléchissant, il ne m'a d'ailleurs porté aucun préjudice direct. Tout ce qu'il a fait l'a été pour lui-même et non contre moi.

Cherchant une réponse à ses réflexions, il regarde Mathilde qui a elle-même les yeux fixés sur sa mère. Nicolas détourne alors le regard, aperçoit les yeux humides et sa génitrice et s'exclame :

— Mais pourquoi pleures-tu, maman ?

— Je... C'est...

Des sanglots étouffent sa voix. Après une profonde respiration, elle reprend :

— C'est à cause de ton père ça, c'est de sa faute, je savais que ça finirait par arriver.

Intrigués et incrédules, Mathilde et Nicolas l'enjoignent à s'expliquer.

— Vous avez raison, tu dois savoir, mon fils. Je ne me suis tue que trop longtemps, croyant ne jamais avoir à en parler. Mais ce que tu viens de m'apprendre aujourd'hui lui donne raison, même des années après sa mort. Tu sais que ton père était fou et tu n'as d'ailleurs gardé que cette image de lui. Pourtant, il n'a pas toujours été comme ça. Lorsque je l'ai rencontré, c'était au contraire un jeune homme beau et particulièrement intelligent. Ce qui m'a marquée en lui, dès notre première rencontre, c'était son acuité. Il avait le don de percevoir les choses comme elles étaient réellement et non comme nous les voyons.

À peine nous connaissions nous, que j'avais l'impression qu'il savait tout de moi, que je n'étais qu'un livre ouvert qu'il n'avait plus qu'à lire. Je ne sais pas si c'est cette sorte de don qui l'a rendu fou ou si ce n'était qu'une prémisse de sa folie à venir, pourtant sa stabilité mentale s'est rapidement altérée. Pour te dire la vérité, même si elle peut paraître douloureuse, son état s'est largement détérioré après que je suis tombée enceinte. Il tenait de plus en plus souvent des propos incohérents, mais qui paraissaient pourtant faire sens pour lui.

Un jour, alors que j'étais enceinte de six mois, il me rapporta une terrible nouvelle. Ce qu'il avait fait relevait pour moi de la folie la plus grave. Même en considérant son état, je ne pus contenir mon désarroi, ma tristesse. Je lui en voulais terriblement, car il m'avait trahie de la pire façon qui soit. J'étais

assise sur le divan, je lisais une revue quelconque. Il me tint des propos absurdes en me disant qu'il avait accompli un grand dessein dont je pourrai un jour mesurer l'ampleur. Il m'avoua que six mois plus tôt, alors que nous faisons ce qu'il fallait pour que je sois enceinte, il avait entamé une liaison avec une autre femme. Il l'avait choisie clocharde et miséreuse afin qu'elle ne contrarie pas ses plans. Il me raconta, avec une certaine fierté, qu'à peine avait-il quitté le lit conjugal, il partait la rejoindre dans le seul but de lui faire un enfant. Il était persuadé que nous aurions un fils et qu'il lui aurait donné un frère qui naîtrait exactement le même jour. Il continua de la voir durant tout le temps de sa grossesse, sans doute pour qu'elle ne lui échappe pas ni qu'elle disparaisse sans laisser de traces. Il me raconta ensuite qu'elle accoucha effectivement le même jour que moi. Il la laissa mettre au monde leur enfant, seule, puis le lendemain il s'en alla le reconnaître afin que vous portiez le même nom. Après cela, il la délaissa tout à fait, car le destin, disait-il, devait ensuite s'accomplir. Il m'avait prédit ton frère, il m'avait prédit votre rencontre.

J'ai souvent pensé à lui en me demandant s'il existait. L'histoire que m'avait racontée ton père était-elle seulement vraie ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Et même dans ce cas, cet enfant était-il un garçon ? C'était impossible à dire. Et quand bien même, étiez-vous nés, ainsi qu'il affirmait sans pourtant l'avoir vu, le même jour ? Seul Dieu est capable de telles choses.

Lorsque tu m'as raconté cette histoire l'autre jour, j'ai tout de suite su qu'il ne pouvait s'agir que de lui. Je ne voulais pas y croire, mais intuitivement, je savais. Je me suis efforcée de douter, ma raison doutait. Cependant, au plus profond de mes entrailles, régnait cette indicible et amère certitude : cet homme existait, un jour tu le rencontrerais, comme me l'avait prédit ton père.